BnF Gallica

La Vie illustrée : journal hebdomadaire

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. La Vie illustrée : journal hebdomadaire. 1901-12-19.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Numéro de Noël. 19 Décembre 1901.

LA VIE ILLUSTRÉE

Photographie Reutlinger.

Mlle MITZY DALTI, DE L'ODÉON, DANS *POINT DE LENDEMAIN*, DE M. PAUL HERVIEU

**

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les jolies femmes devant l'objectif

On a fort étudié les jolies femmes dans les multiples et troublantes évolutions de leur existence et il convient d'avouer que le sujet en vaut la peine, car il n'est point de fête des yeux comparable à celle que provoque l'harmonieux spectacle de la beauté féminine. Les jolies femmes, on nous les a montrées un peu partout, dans le monde, aux fêtes de charité, au théâtre, aux courses, au sermon, chez le pâtissier, aux cours de la Sorbonne, chez la corsetière, au confessionnal, au tennis, en visite, à bicyclette, chez elles et... chez les autres; mais on ne nous les a point présentées chez le photographe. Et j'ai pensé que je ne pouvais mieux agir, pour soulever un coin du voile photographique, plus respecté que le voile de Tanit lui-même, qu'en allant frapper à la porte de M. Reutlinger, docteur ès-collodion préféré des femmes soucieuses de voir mettre leur beauté en valeur avec art.

— Vous voudriez connaître, m'a-t-il dit, comment les jolies femmes se comportent devant l'objectif, savez-vous que c'est un peu la révélation du secret professionnel que vous me demandez là?

— Si ce n'était un secret, je n'aurais pas besoin de le demander.

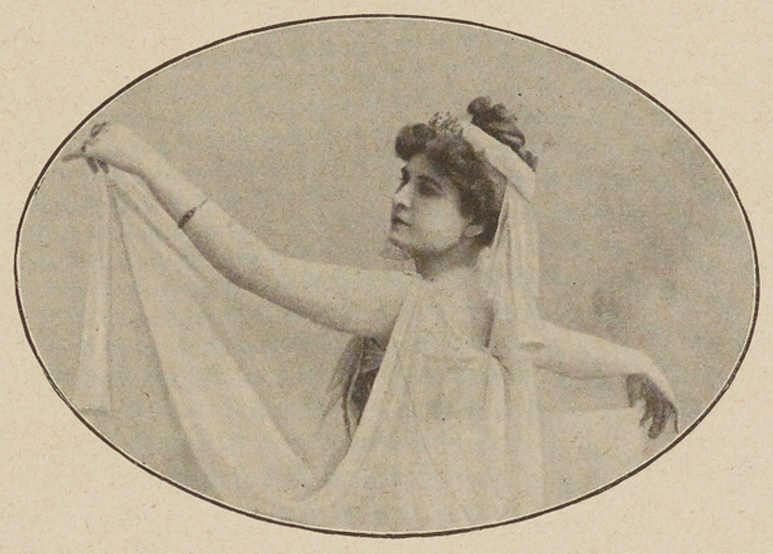
M. Reutlinger, caressant sa barbe soyeuse, sembla se recueillir, les yeux ironiques mi-clos par delà les verres du lorgnon, et dit :

— Ma foi, leur psychologie est, en général, sans grande complication et se manifeste en deux phases. Elles arrivent, examinent les collections de photographies et tombent en arrêt devant une pose...

J'osai interrompre M. Reutlinger pour demander:

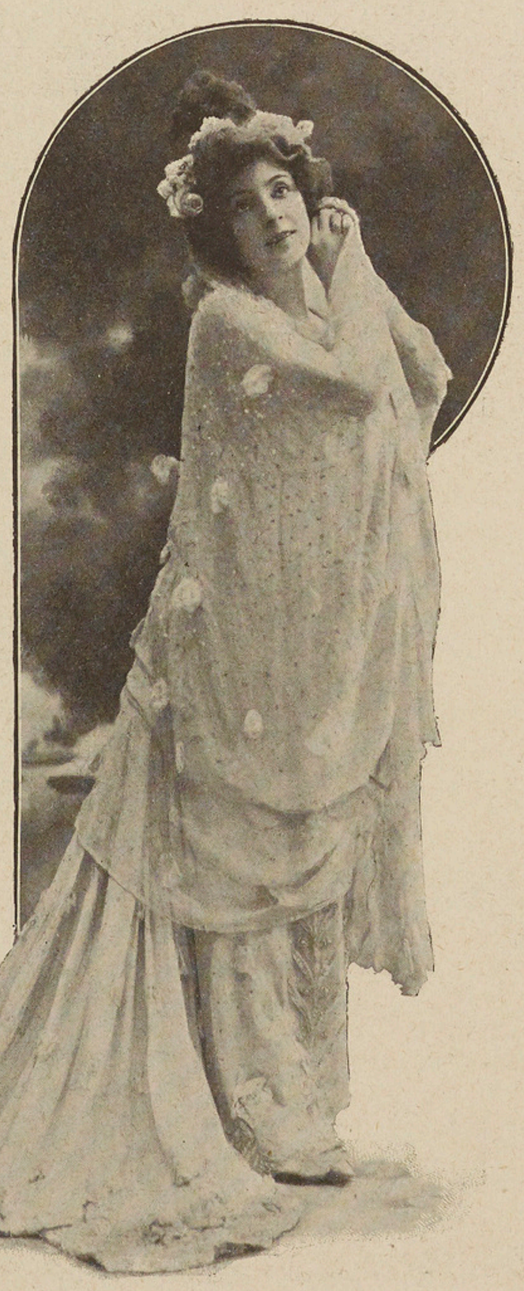
— N'y a-t-il point une pose-type, qui réunit la majorité des suffrages ?

Mlle Julia Bartet, de la Comédie-Française.



Mlle Nimidoff, de l'Opéra.

Mlle Cécile Sorel, de la Comédie-Française.



Mlle Diéterle, des Variétés.

Mlle Lucienne Bréval, de l'Opéra-Comique

Mlle Suzanne Avril, du Vaudeville.

PHOT. REUTLINGER.

***

— Si. C'est une photographie de Jane Hading, assise dans une haute chaise de bois sculpté et qui a beaucoup d'allure... Dès qu'elles ont choisi, elles me disent, avec quelques variantes insignifiantes : « Celle-là est parfaite. Vous allez me faire dans la même pose. N'est-ce pas que je serai très bien? » Ça c'est la première phase. La seconde se manifeste lorsqu'elles viennent voir les épreuves. Elles déclarent alors : « C'est étonnant, vous faites très bien toutes les jolies femmes. Je suis jolie. Pourquoi ne suis-je pas aussi bien que Mme Une telle? » Mme Une telle, bien entendu, c'est le type choisi?

— La Jane Hading assise dans la haute chaise de bois.

M. Reutlinger sourit à un souvenir, l'ironie de son regard s'accentua, il cessa de caresser sa barbe et, à nouveau parla.

— Il est arrivé une aventure bien amusante, ici, il y a quelque temps. Une dame vient pour se faire photographier, une grosse dame. Naturellement elle tombe en arrêt sur le fameux portrait de Jane Hading. Elle s'installe péniblement dans le fauteuil. Il faut vous dire que le siège est plutôt étroit. Pourtant elle y parvient. Elle pose. Je fais plusieurs clichés. C'était fini. Il fallait se lever. La pauvre femme!... J'ai cru qu'elle ne pourrait jamais sortir des bras de la chaise!...

Pour me montrer fidèle historien, je dois relater que M. Reutlinger ajouta :

— Mais ne racontez pas cela, surtout.

Et j'ai promis à M. Reutlinger de ne rien dire.

— Et quelles sont les femmes, qui se « réalisent » le mieux?

— Une femme extraordinaire, c'est Bartet; vous n'imaginez pas combien elle sait se composer joliment et sans effort, une attitude qui la met parfaitement en valeur. Du reste, les traits sont calmes, reposés, car, au théâtre, jamais elle ne se livre à des jeux excessifs de physionomie. Tout est en nuances. Ce sont les mêmes qualités qui se manifestent ici. C'est merveilleux!... Réjane, elle, est surprenante. Ce n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler une beauté, n'est-ce pas, et elle vaut surtout par l'expression du visage. Eh! bien, quand je la tiens, là, devant l'objectif, il y a chez elle un tel désir, une telle volonté d'être bien, qu'elle arrive à être jolie, vraiment jolie!...

Nous feuilletons un album. Voici des Réjane, encore des Réjane, toujours des Réjane. Et M. Reutlinger a raison. Il y en a qui sont « vraiment jolies » et point grâce au secours de la retouche, mais tout simplement parce que Réjane a voulu être telle et que nous retrouvons là les Réjane que nous avons vues certains soirs, un moment, à la scène, avec des expressions fugitives qui la faisaient exquise et infiniment désirable, car toute son intelligence et toute sa féminité se reflétaient au miroir de ses yeux.

Voici, à présent, une série de Lucy Gérard, multiples et variées.

— En voilà encore une qui pose remarquablement. C'est peut-être moins naturel que chez Bartet, mais c'est charmant. Et j'ai fait avec elle quelques-unes des photographies les plus remarquables de ma collection... Miéris aussi. Ah! celle-là. par exemple, je lui décerne un prix d'honneur. Il est impossible d'avoir plus de grâce et plus d'esprit dans la physionomie et dans les gestes. Et quel sourire!... Elle pose comme elle marche. C'est inné. Ce que j'ai fait de jolies choses avec elle, dans le costume d'Eunice, de *Quo Vadis?* Quelle charmante petite créature!... Ah! Lavallière!... Eh! bien, Lavallière, voyez-vous, c'est tout à fait comme Réjane. Elle n'est pas régulièrement jolie, cela n'empêche pas qu'elle vient infiniment mieux que beaucoup de très jolies femmes. C'est que celles-là souvent, même quand elle ne sont point sottes, ne se donnent pas la peine de se « chercher », elles se présentent et croient que cela suffit. C'est une erreur.

— Il faut souffrir pour être belles!...

— Certes, mais ce n'est pas à Granier, que voici, qu'il faudrait demander cela. Quand elle vient ici, elle ne reste jamais plus de vingt minutes. Et j'ai rarement fait de très bons portraits d'elle.

— Elle est pourtant intelligente celle-là?

— Très intelligente. Mais l'expression, fort spirituelle, est effroyablement mouvante. Et comme elle ne s'efforce point, ainsi que Réjane, à la fixer, c'est tout à fait un hasard si l'on tombe juste... Hading, elle, à l'opposé de Granier, reste deux heures chaque fois qu'elle vient. Elle m'a donné de jolies choses, mais qui sentent, toutes, un peu l'étude. Il faut dire qu'elle porte toujours des costumes écrasants.

— Et Sarah Bernhardt?

— Oh! celle-là!... Elle arrive avec des idées arrêtées, et il est fort difficile de l'en faire démordre. Elle est venue deux fois; la première c'était avec le peintre Clairin, qui ne cessait de lui répéter : « Je ne comprends pas que vous vous fassiez photographier... C'est indigne de vous... » La seconde fois, elle est venue seule, mais il faisait presque nuit... Ah! voici Mlle Ackté. Elle pose admirablement. Et elle a une conscience! La dernière fois, elle était allé étudier ses drapés au Musée du Louvre.

Mlle ANNA HELD. PHOT. REUTLINGER.

— Et Cléo? Et les danseuses?

— Cléo vient toute seule. C'est une jolie tête : bandeaux de profil, bandeaux de face, bandeaux dénoués; c'est peut-être un peu monotone, mais c'est joli. Quant aux danseuses, généralement, ce sont de médiocres modèles.

— J'aurais cru le contraire. Et à quoi attribuez-vous cela?

— A l'habitude de décomposer les mouvements. Ce n'est pas une pose qu'elles me donnent, c'est un temps de pose. Alors, l'harmonie!...

— Bref, quels sont les sujets qui vous plaisent le mieux?

— Les jeunes filles et les enfants. Voyez plutôt...

Et c'est un défilé ravissant, avec plus de simplicité, plus d'abandon plus de réserve aussi, et plus de nature. Et nous notons, au passage, Mlle Geneviève Sardou, aujourd'hui Mme Robert de Flers, deux Américaines ravissamment jolies et gracieuses, une Anglaise exquise et un enfant d'une rare et fine élégance, le petit de Luynes.

— Les jeunes filles, voyez-vous, même quand elles ont de la grâce, n'ont pas encore de volonté. Elles se laissent pétrir. Et là, au moins, je puis réaliser des œuvres. Car la lutte brise toute espèce d'inspiration. Je voudrais ne photographier que des jeunes filles et des enfants.

Maintenant veut-on connaître quelles sont les photographies qui se vendent le plus. Le record est détenu par une image de Mlle Sybil Sanderson, dans le personnage peu vêtu de Thaïs et où la jolie cantatrice, assise à terre, se tient les genoux. Le cliché est resté trois ans au jour, sans interruption. Et M. Reutlinger en a vendu près de 30.000 épreuves. Viennent ensuite la photographie en maillot complet de la belle Otéro, puis celles de la Cavalieri, de Cléo de Mérode, d'Anna Held, puis... toutes les photographies copieusement décolletées.

Disons encore que dans sa tournée en Amérique, — ce n'est point M. Reutlinger qui me l'a raconté — Jane Hading faisait vendre au contrôle ses photographies par son frère et cela pour un dollar. Adelina Patti, elle, les vendait sensiblement plus cher, mais elle y ajoutait un autographe.

On achète les photographies vêtues pour les couturières, et les photographies moins vêtues pour les... collectionneurs. La plus grande consommation de ce dernier genre se fait en Allemagne, en Amérique et en Russie. Les photographies d'hommes n'ont aucune vente, pas même celles des acteurs à succès, pas même celles de Guitry!... Une seule s'est énormément vendue : celle de Sarcey!...

Pour finir, un trait de caractère britannique : Miss Mabel Love, une des actrices les plus connues et des plus jolies de Londres, passait à Paris; elle vint trouver M. Reutlinger et lui dit : « Si vous voulez faire mon photographie, je viendrai pour vous, mais vous donnerez pour moi quinze livres..., trois cent soixante et quinze francs... Et vous pourrez vendre ma portrait. »

M. Reutlinger ne m'a pas dit ce qu'il avait répondu à la gracieuse et pratique fille de John Bull.

Certes dans son métier d'art et de psychologie, il doit se manifester maints déboires. Mais n'importe, j'envie franchement M. Reutlinger, qui du fait de ses fonctions mêmes, voit les jolies femmes encore plus jolies, dans un effort passionné vers un maximum de grâce, de charme et de séduction.

HENRI DE WEINDEL.

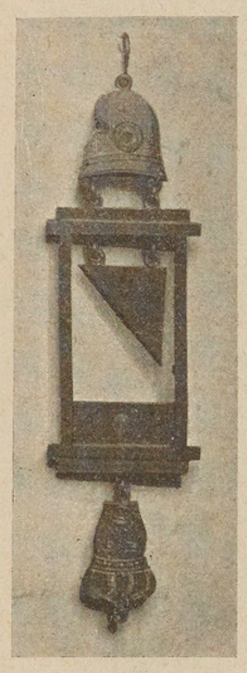
ALONZO PEREZ. — *UNE PARTIE DE PÊCHE* (Appartient à M. E. P.-L.)

****

CEINTURE EN JOAILLERIE (1875). Communiqué par M. MASSIN.

UN SIÈCLE DE BIJOUX

La Révolution dans sa refonte du Monde, a détruit bien des joliesses, bien des élégances. La clameur de son triomphe fut accompagnée du bruit menu que firent en se brisant tant de délicates babioles. Cela est vrai surtout pour tout ce qui touchait à l'art gracieux de la toilette, à l'enjolivement du corps féminin. Des marteaux brutaux brisèrent beaucoup de ces petites merveilles de bijouterie et de joaillerie de ce style Louis XVI d nt la plus éblouissante création et la plus fameuse fut ce *Collier de la Reine* des joailliers Bœhmer et Bassenge. On sait que ce collier fut détruit par la fausse comtesse de Valois qui sut en faire vendre toutes les pierreries en Angleterre.

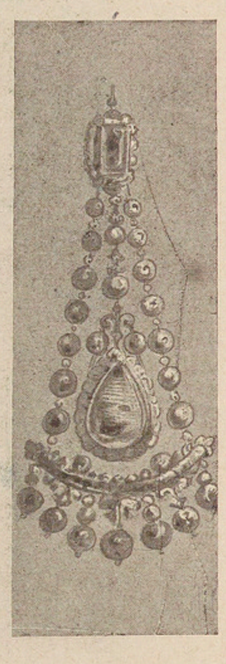


Pendant d'oreilles (1793)

Pendant la tourmente révolutionnaire les femmes portent un bijou civique et peu coûteux. C'est, montés en bracelets, en broches, sertis au chaton d'une bague, de menus fragments des pierres de la Bastille démolie; cela se nommait les bijoux *à la Constitution*. A Nantes, à l'instigation sans doute de Carrier, quelques femmes portèrent en pendants d'oreilles de petites guillotines en vermeil d'où pendait une tête de roi couronné.

On sait que des anneaux d'or rouge et de cuivre rouge s'appelèrent bagues *à la Marat*. Mais tout de suite les élégantes du Directoire rejettent ces ornements barbares et voici aux jolies épaules de Joséphine, de Mme Tallien, de Mme Récamier, suspendus par des ganses d'or, des cœurs de cristal montés en or, des cœurs légers et transparents, s'harmonisant admirablement à la robe de gaze, au peplum léger, à la tunique ouverte sur les flancs de la femme, qui sont la mode du temps, des cœurs légers et transparents comme ceux des amoureuses de l'époque. Ces bijoux gracieux, Joséphine de Beauharnais les devait échanger contre la couronne d'Impératrice et le lourd collier qu'on lui voit au tableau de David qui représente le Sacre de Napoléon. C'est David, en effet, classique, lourd et pédant, qui régla l'ensemble de ce style si, comme on le dit, ce fut Prud'hon qui dessina les motifs des bijouteries impériales. Leur exécutant était Nitot, joaillier infime, qui avait eu l'heur de tenir boutique juste à l'endroit où s'abattirent avec fracas les chevaux du Premier Consul lorsque celui-ci se rendait au Théâtre Français. Nitot fit entrer César dans son magasin, lui prodigua ses soins et mérita, semble-t-il, sa reconnaissance, puisqu'il obtint d'être le joaillier impérial. Voulez-vous un chiffre? Il livra à l'Empereur pour environ 18 millions de pierreries et de bij ux sans préjudice des frais qu'on faisait pour racheter à l'étranger ce qui, pendant la Révolution, avait été dérobé des diamants de la Couronne. En dehors des pièces importantes comme couronnes et colliers, la bijouterie fabrique surtout des armilles en forme de serpents, des camées et des scarabées montés en or. Les fouilles d'Herculanum et la certitude qu'avait Napoléon que le camée traduisait bien son profil sévère et presque antique faisaient régner ce goût archéologique.

Ombrelle (1852) (MASSIN).

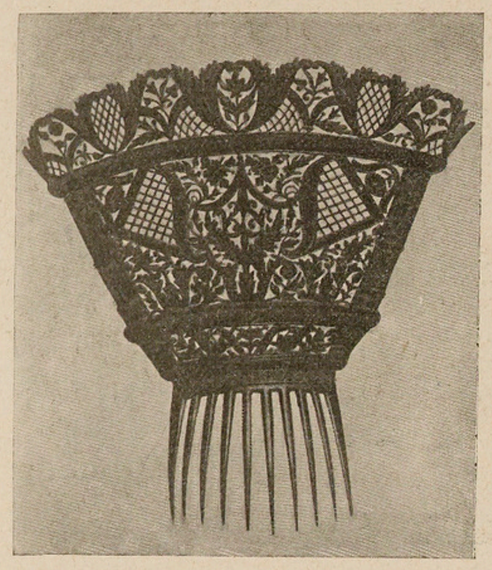


Pendant d'oreilles (1865, MASSIN)

Aussi la Restauration apporte autre chose. Comme en littérature, classiques et romantiques présentent des idéaux différents de parures. Les classiques offrent, en souvenir des bergeries d'antan, des gerbes de blé, des paniers fleuris, des nœuds de rubans, mais la bataille d'Hernani a un contre-coup décisif ainsi que la gloire de Walter-Scott. Ce sont, ces bijoux romantiques, de lourdes

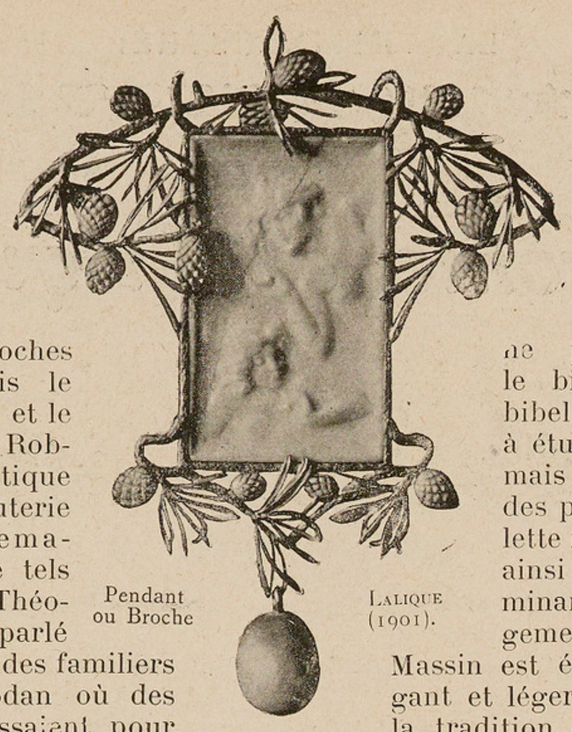
Diadème en saphir et diamants porté par la duchesse de Berry, èn 1817. (Communiqué par M. BAPST, ancien joaillier de la Couronne).

Diadèmes de l'impératrice Eugénie (1858). — Celui du haut était porté par l'Impératrice le jour de l'attentat d'Orsin (Communiqué par M. BAPST. ancien joaillier de la Couronne.



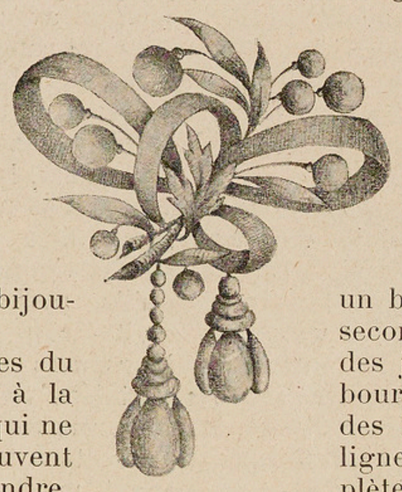
Peigne Premier Empire.
(1810)

pièces, des broches où un chevalier et une belle dame se contemplent appuyés sur une colonnette de pierres précieuses, des broches où sont réunis le cor, la *claymore* et le bissac fruste de Rob-Roy. L'art romantique fournit à la bijouterie quelques ornemanistes de mérite tels Feuchères dont Théophile Gautier a parlé avec éloges, un des familiers de l'hôtel Pimodan où des artistes se réunissaient pour entendre de la musique et s'intoxiquer de haschich. Il serait difficile d'authentiquer des modèles de Feuchères, il ne signait pas, pas plus que Pradier le sculpteur qui s'adonna aussi à ce genre de travaux. Le bijou romantique avait rallié l'élite, mais la bourgeoisie toujours un peu classique, s'approvisionnait aux magasins célèbres de Mme Jannisset qui lui offrait des jeux de feuilles et de fleurs d'or et de pierres précieuses avec parfois la feuille émaillée en vert. La conquête de l'Algérie a un retentissement sur la mode. L'orientalisme du Hugo, des *Orientales*, et celui du maréchal Bugeaud combinés donnèrent lieu à d'assez lourdes bijouteries mauresques d'or et d'émail.



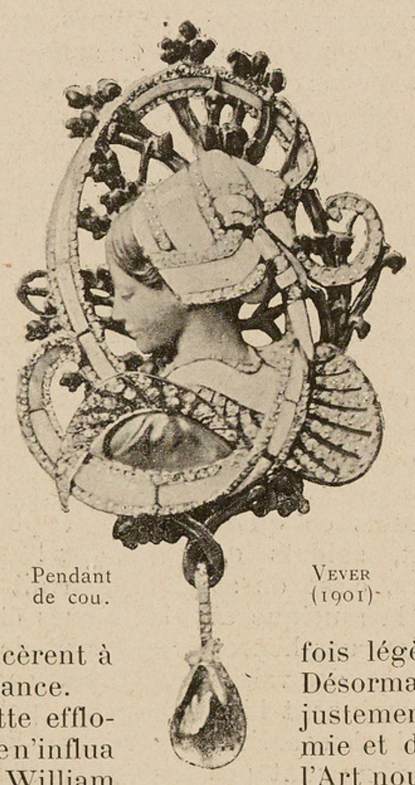
Pendant ou Broche
LALIQUE (1901).

Il demeure peu, si ce n'est point, de pièces de bijouteries du commencement du siècle. Quelques épées ornées sont à la *Galerie d'Apollon*. La médiocrité artistique de ces bijoux qui ne tiraient leur valeur que des pierreries enchâssées, a souvent décidé les propriétaires à en disperser la monture, à la fondre, pour retrouver la matière prête à de nouveaux emplois et à modifier l'arrangement des gemmes.



Broche (1840).
MASSIN

En 1851, quand on appliqua pour la première fois à Londres l'idée française des expositions, la bijouterie anglaise obtint un grand succès qui s'imposa un peu à notre mode; on lui emprunta le style d'un bijou d'or rouge ou mat à larges plans avec l'émail réduit à des indications linéaires de l'ornement. Ce genre sévère fit fureur chez nous à l'égal du chapeau de soie, de l'habit noir et du plastron étincelant, auparavant intronisés par le dandysme anglais. La vue à Paris de la collection Campana, des pièces de M. Castellani, ainsi qu'un certain courant architectural qui aboutit à la construction par le Prince Napoléon du Palais Pompéien, produisit un mouvement vers le style néo-grec. Ce ne fut néanmoins qu'après la guerre que la bijouterie se releva jusqu'à rentrer dans les arts décoratifs. Dans tout ce qui précède cette période on ne recherche pas un style propre, on se borne à copier des modèles étrusques, moyen âge, renaissance, etc. De plus on n'est préoccupé que de réunir dans le même ornement un luxe brutal de diamants très ostentatoire.

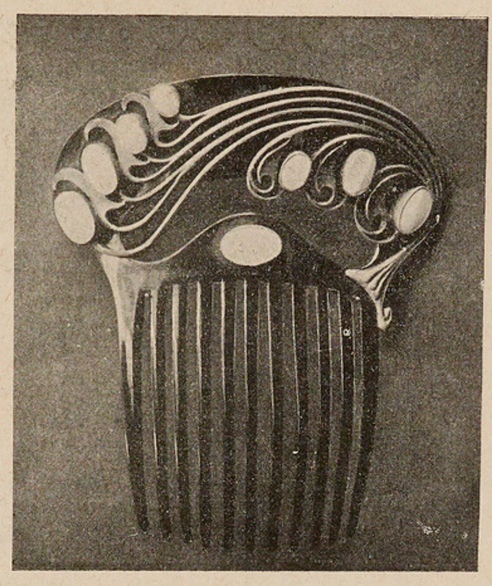


Pendant de cou.
VEVER (1901).

Pourtant un peu vers la fin du second empire commencèrent à s'indiquer aux expositions les linéaments de cette renaissance.

Des deux influences étrangères qui aidèrent un peu à cette efflorescence à savoir : l'influence anglaise et le japonisme, aucune n'influa profondément sur la bijouterie. L'influence anglaise, selon William Morris, fut même absolument nulle.

Le régénérateur de la bijouterie française fut un excellent artiste, M. Massin, dont le principe fut de ne pas considérer le bijou comme un bibelot de vitrine, ou à étudier à la main, mais comme une des parties de la toilette féminine et pour ainsi dire le point culminant de son arrangement. L'art de Massin est éminemment élégant et léger, se rattachant à la tradition du XVIIIe siècle, à un goût qu'on pourrait appeler le goût Watteau; il affine le dessin du bijou, le rend plus sobre et plus étincelant. C'est dans des aigrettes, des fleurs, des rubans de pierreries que s'est jouée sa fantaisie. Concurremment M. Bapst, joaillier de la couronne, continuait avec habileté et probité la tradition du bijou précieux surtout par la valeur intrinsèque des gemmes.



Peigne, par M. DUFRÈNE (1901).
(Exécuté par M. MEIER-GRAEFE).

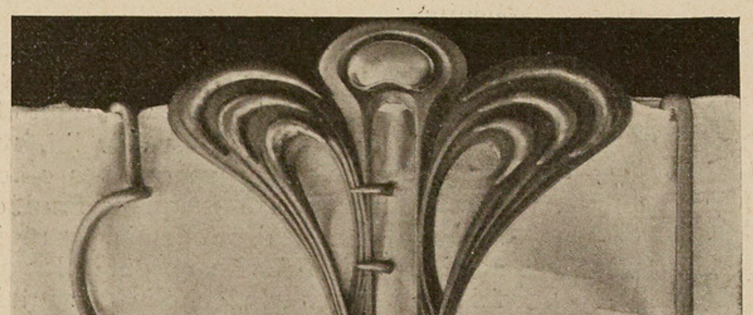
Néanmoins dans l'art de M. Massin c'est encore le diamant et la richesse de la parure qui jouent le rôle principal. Il était réservé à M. Lalique de créer le bijou d'art, c'est-à-dire un bijou dont la valeur immédiate ne joue plus qu'un rôle secondaire. C'est pourquoi il rencontra à ses débuts l'hostilité des joailliers et des marchands de diamants, et aussi de la bourgeoisie amoureuse du cossu. Au lieu de donner aux bijoux des formes régulières, rondes ou carrées, il procède par des lignes brisées fuyantes. Il développe des formes d'animaux complètes et partielles et fait un usage fréquent de la figure féminine atteignant ainsi dans des proportions exigües au bas relief.

Après Lalique, M. Vever entrant dans cette voie y apporta plus de sculpture encore, mais aussi plus de pondération. Une distinction à établir c'est que M. Vever ne suit point M. Lalique dans sa réhabilitation des petites pierreries.

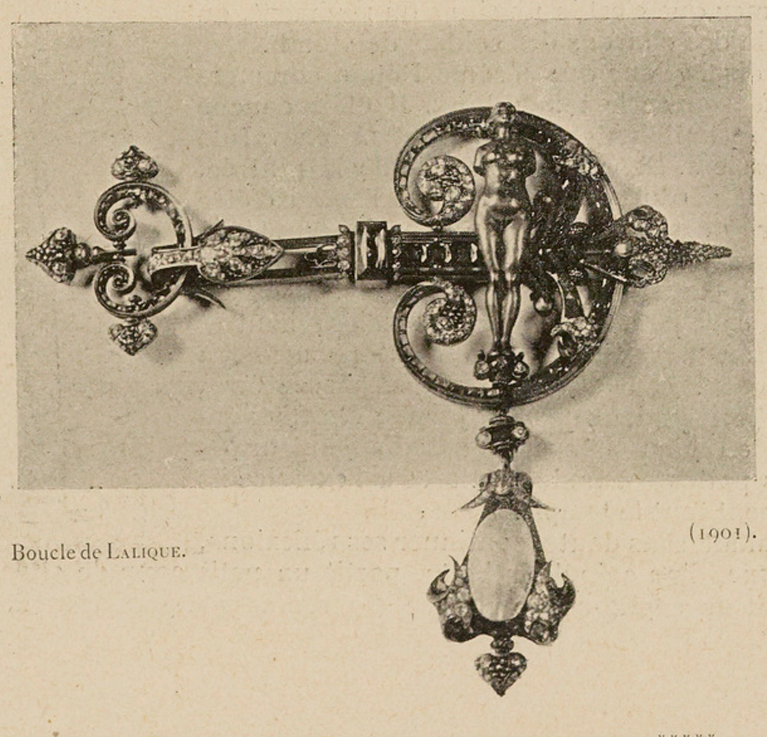
M. Vever, qui a dessiné lui-même de très beaux bijoux, a eu l'heureuse idée de se faire l'exécutant de dessins de Grasset, toujours intéressant quoique parfois un peu moyenâgeux, et de très belles choses sont sorties de cette heureuse association. D'ailleurs, le branle ayant été donné, beaucoup d'artistes ont suivi les traces de M. Lalique; le groupe de la *Maison Moderne* où M. Meier-Graefe, donne de beaux travaux, particulièrement de M. Dufrène. Les travaux de M. Follot et ceux de M. Henri Nocq sont aussi à signaler. M. Colonna et M. Marcel Bing ont trouvé pour la bijouterie à bon marché des formes parf is un peu contournées mais qui donnent la meilleure expression possible de ce qu'on peut appeler le moderne-style.

M. Mucha a apporté à des travaux exécutés par M. Fouquet, son joli sens d'une ornementation à la fois légère et barbare. Bien d'autres efforts seraient à signaler. Désormais l'Art nouveau règne. L'écueil de sa suprématie, c'est justement l'excès de son triomphe et l'application de sa polychromie et de ses lignes brisées sans discernement. La camelote de l'Art nouveau est aussi laide que la camelote du style ancien.

J. VIERS.

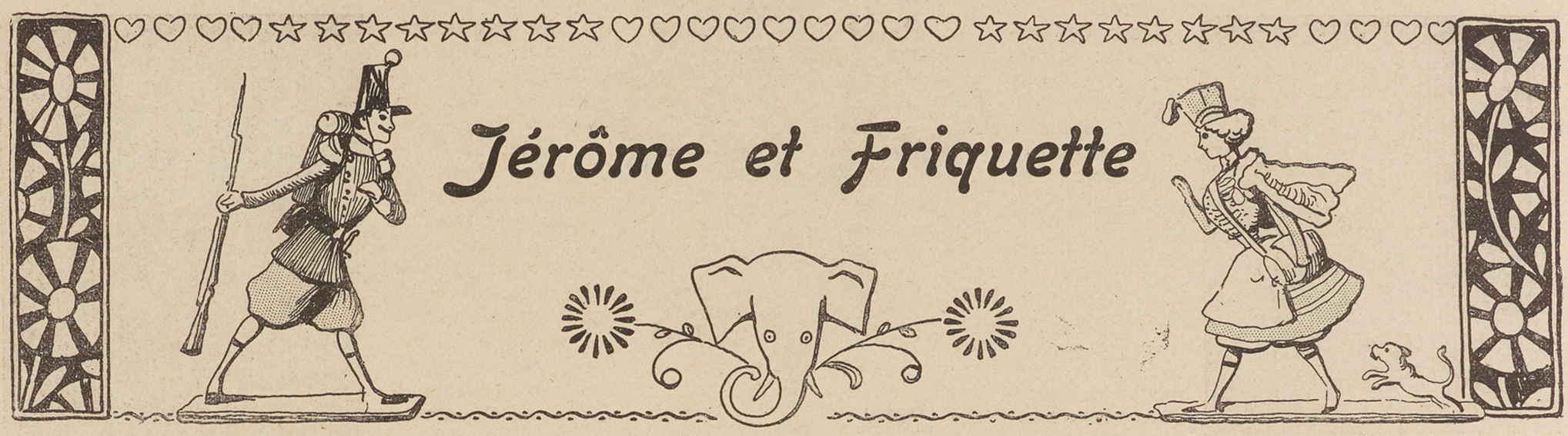


Boucle de ceinture, par FOLLOT. (MEIER-GRAEFE)

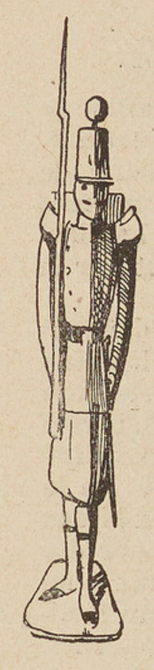


Boucle de LALIQUE. (1901).

*****



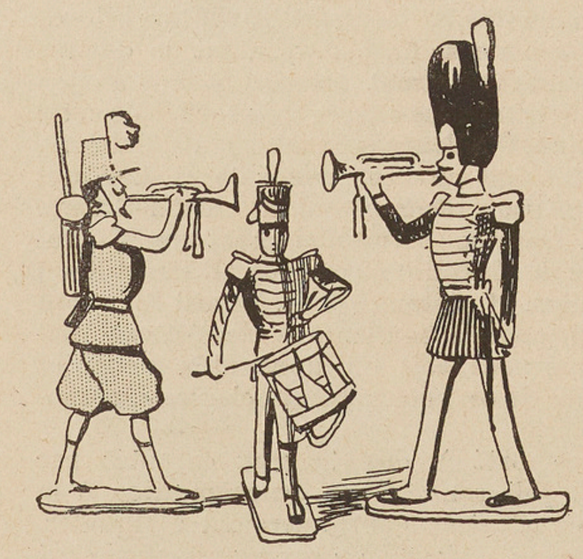
Jérôme et Friquette



Il y avait longtemps que Jérôme Détain était enfermé dans la caserne. Je veux dire dans sa boîte.

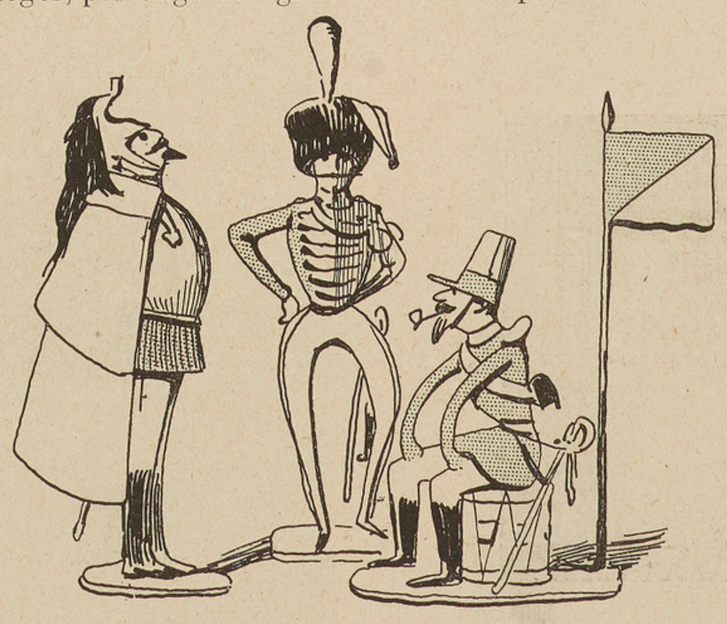
Car Jérôme était un soldat de plomb — un petit soldat de plomb d'un sou. C'était un simple pousse-caillou, tout de neuf et fort bien habillé, ma foi! Il appartenait à un régiment soigné quant à l'habillement, car ses camarades et lui et aussi les officiers étaient toujours en grande tenue; la jugulaire passée sous le menton et les épaulettes bien relevées. Ils avaient un air martial et de bonne humeur... Les soldats de plomb prussiens n'avaient qu'à bien se tenir!

La nuit venait de tomber et les soldats de plomb, rangés dans leur caserne, avaient peu à peu abandonné la rigidité de leur pose et s'étaient établis chacun à sa façon, pour dormir à l'aise. Car il ne faut pas croire que les soldats de plomb gardent toujours l'immobilité où nous sommes accoutumés à les voir. La nuit, dans leurs boîtes, une fois le couvercle mis, ils déposent leurs armes, glissent leur sac sous la tête, et s'endorment après avoir — ceux qui aiment le tabac — fumé leurs pipes. Ils sont tranquilles, ils sont chez eux. Un veilleur guette le bruit fait par les grandes personnes et, dès que l'une d'elles s'approche, un coup de sifflet et voilà tout le monde rangé à sa place, les uns croisant la baïonnette, les autres faisant feu, avec un petit ballon de fumée au bout du fusil, les cavaliers sur leurs chevaux, les artilleurs soudés à leurs pièces. Et quand on n'a pas eu le temps de rentrer les soldats de plomb dans leurs boîtes et qu'on les laisse rangés en ordre de bataille sur la table, sitôt la lampe emportée, ils commencent à remuer et à vivre de leur vie spéciale de soldats de plomb. S'ils ont l'ennemi devant eux, ils le chargent avec acharnement, et se feraient fausser une jambe ou casser la tête plutôt que d'abandonner leurs officiers ou leurs drapeaux. Ou bien, s'il n'y a pas d'ennemis, ils se reposent ou continuent leur promenade militaire, au gré de leurs chefs. Mais ce qu'ils aiment le mieux, soldats de plomb et officiers, c'est de se réunir autour de la musique et de passer là de longues heures à écouter des polkas, des valses et des pas redoublés. Les instruments de musique en plomb sont bien meilleurs qu'on ne le croit généralement, mais il faut savoir s'en servir...

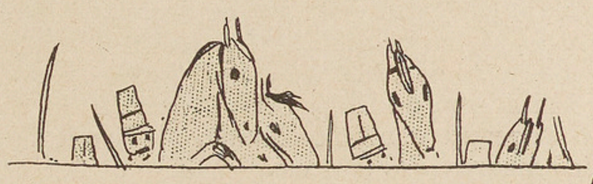


C'est pendant ces concerts que les petits garçons, qui ne sont pas endormis, croient entendre un drôle de bruit léger, prolongé et agréablement prolongé, modulé. « C'est le vent, » dit la maman, — mais moi je peux vous affirmer que c'est la musique du régiment, ou l'école des clairons des soldats de plomb.

Je disais donc que Jérôme Détain commençait à trouver le temps long. Il était couché dans sa boîte entre un canon et un cheval de cuirassiers. Dans la bousculade de la rentrée, il avait perdu son escouade, et l'ennui d'être séparé de ses amis, autant que la dureté de son oreiller qui se trouvait être une roue de canon, l'avait empêché de dormir. Deux ou trois cavaliers, ses voisins, parlaient haut et fort en se vantant de leurs prouesses : « Causez! causez toujours, pensait Jérôme, vous feriez mieux de nettoyer vos chevaux qui sont en bien mauvais état. La couleur de leurs pattes est toute partie et à l'exercice ils tombent tout le temps ! »



Il allait, sans doute, continuer ses réflexions, lorsque, d'un coin de la boîte, partit un petit coup de sifflet. C'était le signal du capitaine de service. On remua un peu dans la caserne de sapin, puis tout d'un coup, tambours, clairons et trompettes se mirent ensemble à sonner le réveil, puis le rassemblement. Alors ce fut un remue-ménage comme celui d'une fourmillière dérangée par un coup de pied. Chacun se hâtait vers la place qui lui était assignée. Les sapeurs avec leurs uniformes sombres et leurs outils de charpentiers s'étaient rangés près du couvercle. Leur officier, un vieux brave à barbiche blanche, avec des lunettes, regarda l'heure à sa montre. Il était temps. Il fit un signe; ensemble les sapeurs soulevèrent le couvercle et le firent glisser en arrière de façon à découvrir une partie de la boîte.



Fougueux, les chasseurs à cheval se précipitèrent pour aller reconnaître les environs. Le saut qu'ils avaient à faire était fort profond, mais leurs bons petits chevaux y étaient habitués. Les officiers avaient sauté les premiers, les hommes avaient suivi ; deux ou trois étaient par terre et se relevaient péniblement, pendant que les fantassins, assis sur les bords de la boîte, se moquaient d'eux. Puis la cavalerie s'était dispersée au galop, par petits groupes, pour aller aux renseignements.

La campagne s'étendait sur une grande table où un tapis de drap faisait un excellent terrain doux et uni...

J'ai oublié de dire que, bien qu'il fit nuit noire, les soldats de plomb y voyaient parfaitement. Pendant le jour, au contraire, ils ne voient rien du tout, croit-on. C'est ce qui explique ces attitudes figées, entêtées qu'ils conservent toujours lorsque les petits garçons et les petites filles jouent avec ; ils n'y voient pas et restent absolument immobiles là où on les met. Maintenant, il est possible encore qu'ils fassent seulement semblant de ne pas y voir. Dieu sait ce que leurs propriétaires exigeraient d'eux, s'ils savaient que les soldats de plomb sont vivants, peuvent penser et agir comme de véritables hommes !

Il y avait déjà cinq bonnes minutes que les chasseurs étaient partis, lorsque des cavaliers revinrent de tous les coins de la table, bride abattue, sautant tous les obstacles, règles, crayons, pelotons de fil, grimpant dans leur hâte sur les montagnes de livres, au lieu d'en faire sagement le tour (car le plus court chemin n'est pas toujours la ligne droite). Ils vinrent raconter au Général qu'ils n'avaient pas rencontré d'ennemis, mais que dans le coin de droite il y avait une sorte de caserne — d'autres disaient un fort prussien, — que personne n'en était sorti, mais qu'on y entendait de drôles de bruits...

Le Général, au reçu de cette nouvelle extraordinaire, prit un air déjà informé et indifférent, mais il se tourna vers son état-major groupé un peu en arrière de lui, regarda la carte, donna un ordre que ses officiers coururent transmettre jusqu'au fond de la caserne et, comme des fourmis, les régiments en sortirent. Ce fut vite exécuté, les soldats se faisaient la courte échelle et sautaient vivement à terre — à table plutôt.

Le Général s'était placé sur les livres et à mesure que les fantassins de la ligne, les chasseurs à pied, les zouaves, les artilleurs et les soldats du génie passaient devant lui, un de ses officiers se détachait et conduisait la fraction à un endroit favorable.

La caserne paraissait vide et le général allait s'en aller à la tête des troupes lorsqu'on entendit des cris et des aboiements dans la boîte :

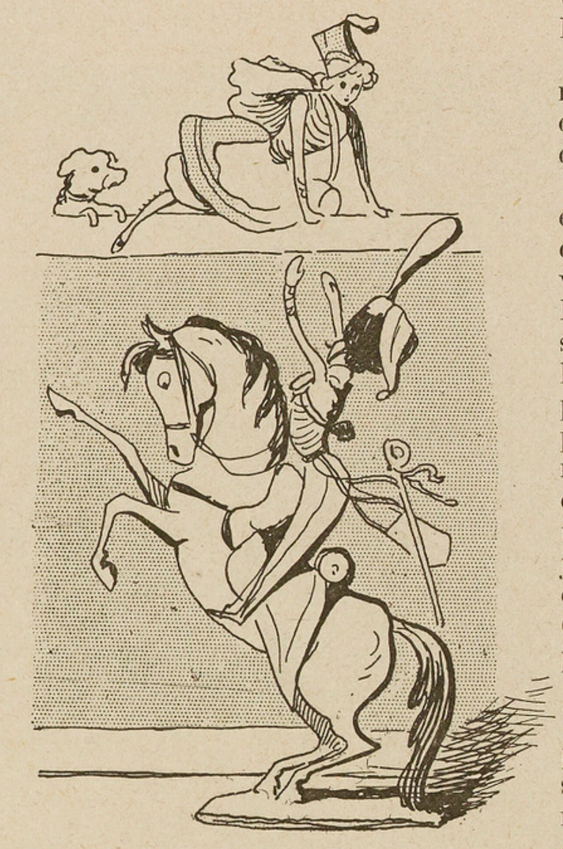
Puis on vit la cantinière, avec son caniche blanc sous un bras et son tonnelet tricolore sous l'autre, essayer de sauter sur la table. Mais elle n'osait pas. « Corbleu, Messieurs, dit le vieux Général, de mon temps on était plus galant. »

Alors un de ses officiers se lança au galop, décrivit une courbe gracieuse et arrêta net son cheval au bord du mur en bois blanc : il le fit se cabrer assez pour lui permettre de saisir la cantinière par la taille et de la déposer adroitement à terre. Elle lui sourit gentiment et lui offrit la goutte qu'il but de grand cœur.

C'était une ravissante petite cantinière comme on n'en fond plus; elle s'appelait Friquette. Friquette était donc une petite personne bien tournée avec des joues roses comme les pommes, une bouche rouge comme une cerise et les plus beaux yeux qui fussent au monde.

Les qualités de son cœur répondaient à celles de son physique. De plus, elle était ravissamment habillée! Figurez-vous qu'elle avait une veste, que les militaires appellent spencer, en satin rouge avec cent tresses d'or fin, une jupe en soie bleue qui descendait jusqu'au genou; de hautes guêtres en drap blanc à boutons d'or serraient ses jambes fines. Une petite pelisse blanche avec de la fourrure d'hermine, flottait sur ses épaules, et enfin un ravissant bonnet de police, mis bien sur l'oreille, maintenait les boucles folles de sa chevelure blonde et frisée.

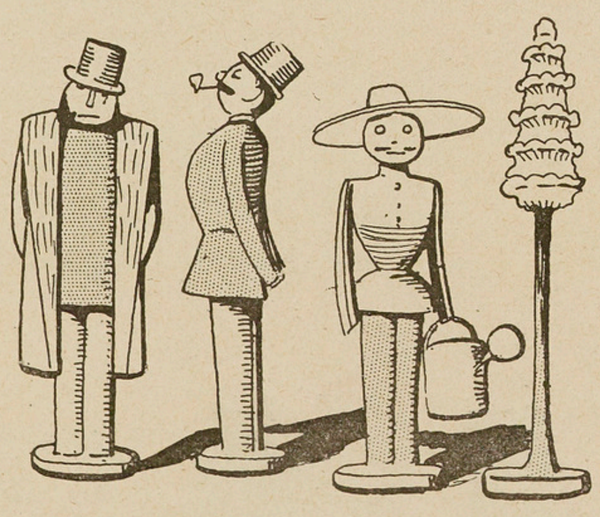
Et le vieux Général et tout son état-major la regardaient s'éloigner en courant, suivie de son caniche Frise-Poulet.



Mais revenons aux choses sérieuses ; je vous ai dit que les soldats de plomb et leurs chefs sont d'une nature très batailleuse.

Pour eux, rien ne vaut la guerre et les combats et la gloire qu'ils donnent. Ils ont le mépris de la vie oisive et celui de l'argent. Ils ne touchent pas de solde ou si peu! et ne travaillent que pour l'honneur. C'est ce qui explique pourquoi on rencontre un si petit nombre de soldats de plomb richement rentés, ou préfets, ou députés, ou paresseusement plantant des choux dans un petit jardin en zinc avec des arbres exotiques en copeaux de sapin. Ces emplois-là sont tenus par de petits hommes en bois, Suisses ou Allemands, très méprisés par le peuple guerrier des soldats de plomb. Celui-ci, généreux, donne souvent sa vie pour défendre les ridicules pantins, les polichinelles gouailleurs, les arlequins sans conviction et les poupées trop peintes et mal élevées contre leurs ennemis. Et j'ai vu des régiments entiers se faire anéantir par des rats et des souris pour les empêcher de dévorer les chocolats oubliés sur la table par des enfants sages et bons pour leurs petits soldats. Eh! bien, ni poupées, ni polichinelles, ni même les enfants ne sont reconnaissants de ce dévouement. Mais les petits soldats de plomb sont toujours contents. Ils ont une bonne conscience et puis je vous ai dit, n'est-ce pas, qu'ils ne travaillaient que pour la gloire, en se moquant du qu'en dira-t-on. Ce qui fait qu'ils sont pauvres, mais heureux.

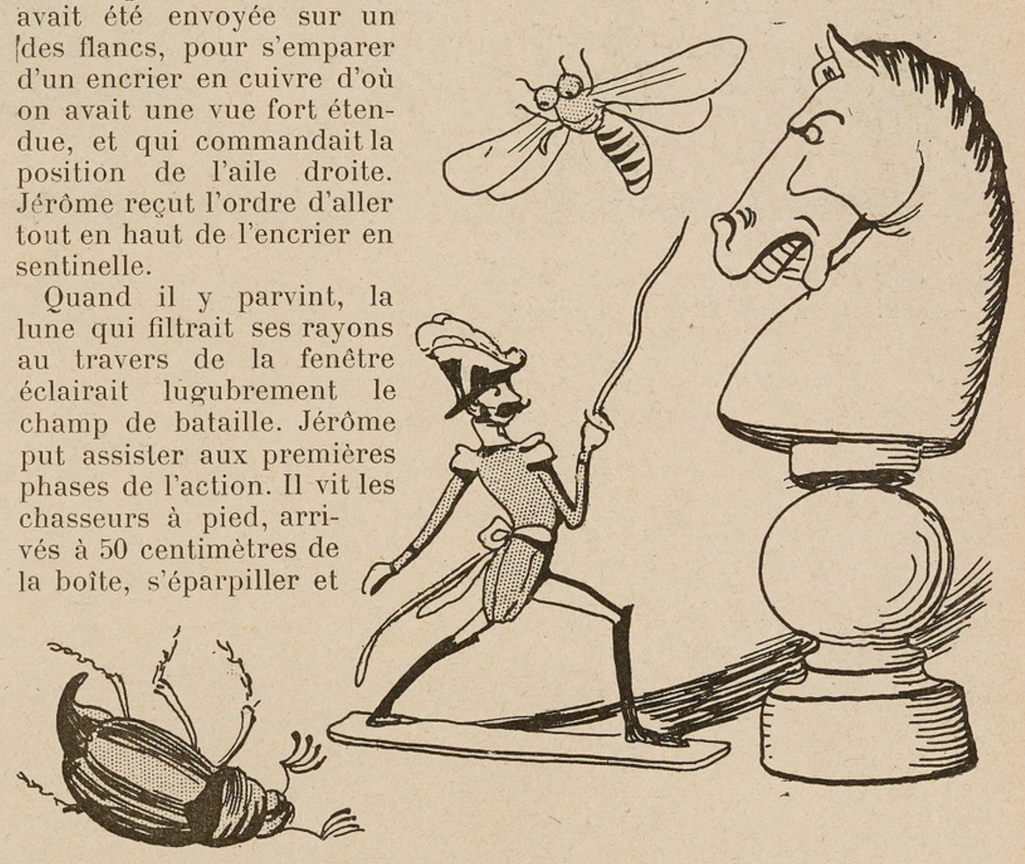
Le vieux Général traversait au galop la table, futur champ de bataille ; ses plumes blanches flottaient au vent et lorsqu'il passait près d'eux, les soldats criaient : « Vive le Général ». Celui-ci s'arrêta à 50 centimètres de l'étrange fort qui lui avait été signalé par les éclaireurs de cavalerie. Il prit sa longue-vue et regarda avec soin : C'était une curieuse boîte, peinte de couleurs diverses et violentes; elle avait la forme d'une maison, avec un toit pointu, mais son soubassement semblait être une sorte de bateau plat. Et là-dedans rien ne bougeait. C'était impressionnant au possible! Le général, qui était pourtant ancien dans le service, n'en avait jamais vu de semblable. Il avait bien fait la guerre contre les jonchets, remporté une célèbre victoire contre la cavalerie du Roi de l'Echiquier, avait tué plusieurs abeilles qui suçaient le vernis de ses soldats blessés, il avait même occis quelques féroces hannetons. Son humeur, avide de dangers, l'avait précipité dans maints tiroirs, sombres précipices; il avait tenu et gagné le pari de faire en quinze jours le tour d'une maison d'homme à pied et sans



armes. Mais jamais, non jamais, il n'avait vu une boîte aussi extraordinaire... Comme il aimait les aventures, il tira son sabre et donna le signal de l'attaque.

Les bataillons s'élancèrent, l'artillerie prit position et ouvrit le feu contre la boîte multicolore.

Le régiment de notre ami Jérôme était en réserve et son escouade avait été envoyée sur un des flancs, pour s'emparer d'un encrier en cuivre d'où on avait une vue fort étendue, et qui commandait la position de l'aile droite. Jérôme reçut l'ordre d'aller tout en haut de l'encrier en sentinelle.



Quand il y parvint, la lune qui filtrait ses rayons au travers de la fenêtre éclairait lugubrement le champ de bataille. Jérôme put assister aux premières phases de l'action. Il vit les chasseurs à pied, arrivés à 50 centimètres de la boîte, s'éparpiller et l'entourer silencieusement en se cachant à genoux ou à plat ventre, protégés par les accidents du terrain, par exemple, un cendrier, un pot à colle, un pli du tapis, etc... Une règle en abrita un grand nombre et il en vit deux ou trois dans un dé renversé qui se trouvait là.

Pour Jérôme, il s'était presque faussé une jambe en escaladant son encrier, et comme il ne doutait pas de la victoire, il pensa qu'il ferait aussi bien de s'asseoir. Il s'assit donc sur le bord de l'encrier. La margelle était assez grande pour qu'il put se reposer sans danger.

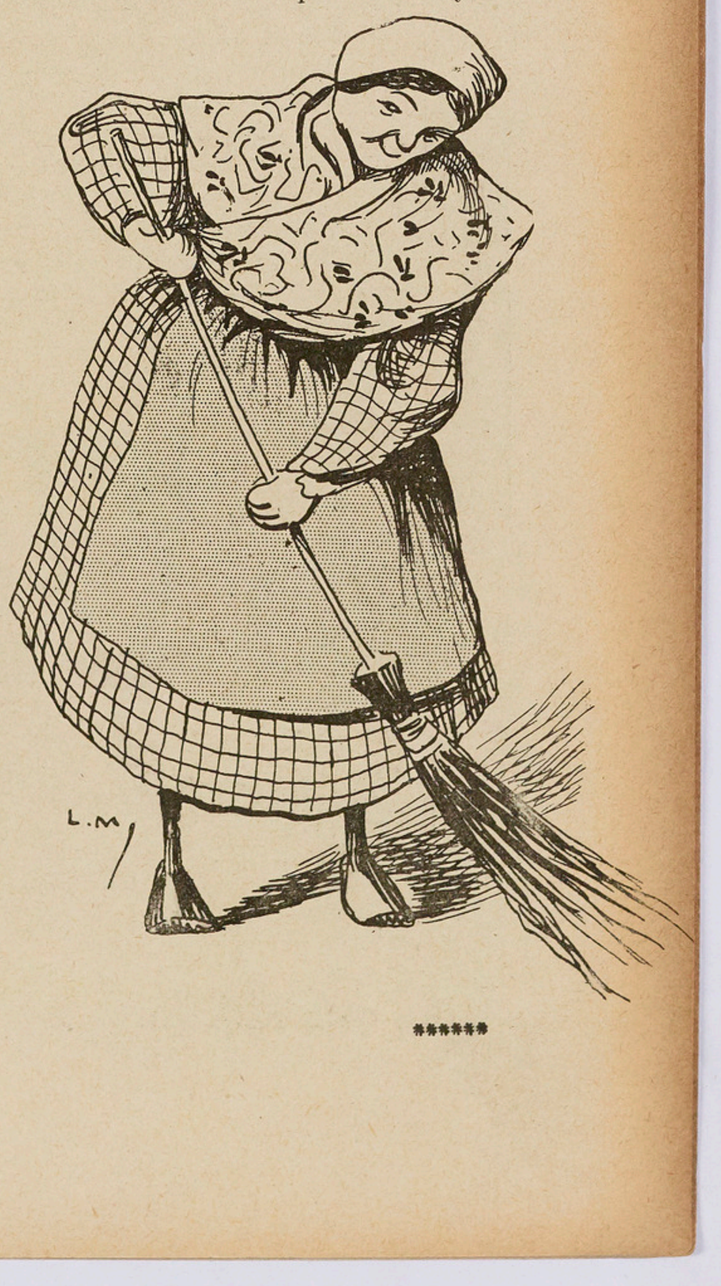
Tout à coup, on lui tapa sur l'épaule. Surpris il se retourne... C'était Friquette.

— Bonjour, Jérome, dit Friquette.

— Bonjour, Friquette, mais d'où venez-vous donc? Quelle idée de grimper ici, par de tels chemins! ...

— Quoi, de tels chemins, ne dirait-on pas vraiment que je suis une cantinière en papier mâché! Vous y avez bien grimpé, vous! Pourquoi n'y serais-je pas arrivée aussi ? Le seul accroc que j'ai eu, ça a été de me mettre le pied dans de la cendre de cigarette. J'ai cru que j'y disparaissais presque et j'en ai encore plein mes bottes ! Heureusement que Frise-Poulet a pu faire le tour; il n'en serait pas sorti, le mignon!

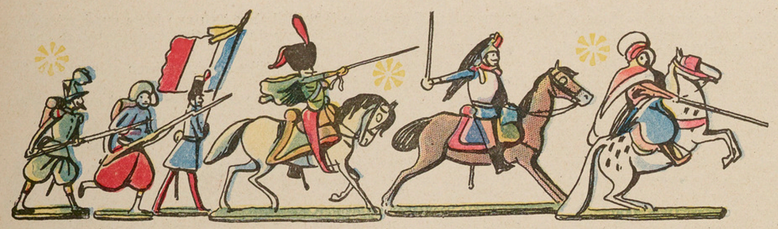
« C'est rare tant de cendres sur une table! un volcan peut-être?... Enfin me voilà? Quelle vue! Je suis contente aussi que vous soyez là. J'avais bien vu grimper quelqu'un qui vous ressemblait, et c'est ça qui m'a un peu décidée...



— Comme vous êtes gentille, Mam'zelle Friquette, vrai c'est pour moi que vous avez pris tant de peine?..... s'écria Jérôme, en souriant d'un air un peu prétentieux; et il frisa ses moustaches. Il faut vous dire que Jérôme était un tantinet fat, et s'imaginait que toutes les Poupées, les Pierrettes et les Cantinières le trouvaient *joli*. On prétendait même, dans sa compagnie, qu'il n'avait pas été insensible aux propos flatteurs d'une balayeuse automatique qui n'était ni jeune ni belle... Les camarades l'avaient, à ce sujet, tourné en dérision. Mais il était bon garçon, ne s'en était pas fâché, ni..... corrigé du reste.

— Pour vous? que je sois montée ici? Non, bien sûr, c'est pour la vue! dit Friquette qui, ayant décroché du baudrier son petit tonneau, le posa sur la margelle de l'encrier. Elle s'assit à côté de Jérôme et rangea ses jupes pour ne pas les frois-

******



ser, en les tapotant pour rabattre les plis de l'étoffe un peu dure.

— Eh ! bien, moi, Mamzelle Friquette, je serais sur l'étagère la plus haute de la chambre, si je vous y eusse aperçue ; et, si jamais vous quittiez notre caserne, j'en deviendrais fou de désespoir ! J'irais me jeter dans la cheminée pour m'y fondre à jamais car il faut bien que je vous le dise, Mamzelle Friquette, je...

— Hélà, hélà ! en voilà des beaux discours pour une sentinelle ! attendez donc d'être sergent pour penser au mariage ! Et puis c'est pas le moment de parler de ça ! C'est pas à moi non plus qu'il faut prêter attention ; c'est du côté de la boîte rouge et verte... Sans ça je m'en vais...

Jérôme lui obéit de suite et reprit son observation. Le canon tirait toujours, mais les soldats du génie avaient apporté des échelles ; les colonnes d'assaut grouillaient au pied de la boîte. Les compagnies d'élite grimpèrent avec entrain et se précipitèrent vers la porte. Il n'y avait, en effet, pas de fenêtre et cette porte, énorme, solide, fermait en dedans. Après un moment d'hésitation, quelques soldats, les plus forts et les plus courageux, s'emparèrent en guise de madrier d'un crayon de calepin et en frappèrent la porte avec violence. Toute l'armée, sur la pointe des pieds, regardait haletante. Le vieux général étant monté debout sur sa selle, et sur toutes les hauteurs, livres, flacons, bobines, des groupes s'étageaient, anxieux, avides de voir.

Jérôme, Friquette et Frise-Poulet étaient grimpés sur la margelle de l'encrier. Les deux amis se tenaient par la main.

Tout d'un coup la porte céda. On ne vit rien d'abord qu'un trou noir, puis, à pas lents, un gros éléphant en bois peint sortit en secouant sa trompe. Le fameux fort prussien était un arche de Noé ! Toute l'armée des soldats de plomb éclata de rire, surtout les soldats qui étaient le plus loin. Les officiers avaient peine à maintenir les rangs et le vieux général lui-même ôta son chapeau pour rire plus à l'aise... Soudain dans la pièce à côté, un bruit de pas d'homme, ressemblant au bruit du tonnerre... ; puis la porte du salon s'ouvrit brusquement et le maître de la maison entra dans la pièce, tenant un bougeoir allumé d'une main.

Comme par un coup de baguette magique, les petits soldats retombèrent dans leur stricte immobilité. Les artilleurs pointaient, les cavaliers galopaient sans avancer, et, sans bouger aussi, les fantassins, selon leur rôle, tiraient, ou menaçaient de la baïonnette un invisible ennemi. Ils étaient de nouveau de simples petits soldats de plomb ; et le gros éléphant restait là immobile sans avoir l'air de rien.

A la vue de la lumière, Jérôme avait bondi sur son fusil, (qu'il présentait ordinairement) ; mais, dans le mouvement qu'il fit, son pied glissa, il étendit la main, accrocha Friquette qui, pâle d'émotion, mais sans un cri perdit l'équilibre et tomba, avec Jérôme, la tête la première dans l'encrier ! Leur chûte fit un petit plouf, à peine perceptible et deux ou trois gouttes d'encre giclèrent sur le tapis.

Tout cela avait duré à peine un centième de seconde.

Le maître de la maison s'était arrêté et : « C'est étonnant, cet appartement est plein de souris ; il faudra que j'achète un chat ! Mais que vois-je ? Ah ! ces enfants sont insupportables ! Paul et Marguerite m'avaient bien promis de ranger leurs boîtes avant d'aller se coucher ! »

Il s'était approché de la table. Sa figure marqua un certain étonnement : « C'est curieux reprit-il, ce que petit Paul a de dispositions pour le métier militaire. Voilà des soldats très savamment rangés pour la bataille ! Ah ! s'il voulait travailler, il entrerait sûrement à Saint-Cyr et ce serait plus tard un bon officier. En attendant il fait des taches d'encre sur le tapis... et il jette des soldats de plomb dans l'encrier. Ça c'est bête. » Et le papa, avec des petits ciseaux, sortit Jérôme et Friquette de l'encrier, les essuya avec du papier buvard et les remit, encore tout noirs, dans leur boîte. Après avoir jeté un coup d'œil circulaire ; le papa se décida enfin à s'en aller. Mais le saisissement avait été si fort que personne ne bougea plus sur le théâtre de la bataille. Si, pourtant, le gros éléphant, toujours sans avoir l'air, lentement, lentement, rentra à reculons dans l'arche de Noé, et Frise-Poulet, après être resté quelque temps immobile, se leva doucement, flaira le vent, et, prenant ses jambes à son cou, traversa la table, sauta dans la boîte et alla reprendre sa place aux pieds de Friquette, où il ne remua pas plus qu'un vrai petit chien, véritablement fidèle et en plomb.

— Mes enfants, dit le lendemain le papa à Paul et à Marguerite, vous m'aviez promis de ranger vos soldats de plomb avant d'aller vous coucher et vous ne l'avez pas fait. Ça n'est pas bien !

Paul et Marguerite allaient protester de leur innocence, mais au premier coup d'œil jeté sur la table, ils voient le beau désordre qui y régnait. Pensant bien que ce n'était pas leur papa qui avait sorti les soldats de plomb, ils se turent. Pourtant ils étaient sûrs de les avoir rentrés. Paul se frotta les yeux, et Marguerite eut envie de pleurer.

Papa reprit : « Et puis, il faut faire attention à ne pas jeter vos soldats dans l'encre... (Paul remua la tête négativement)... Voyons ! je pense bien qu'ils n'y sont pas tombés tout seuls ? En tous cas, accident ou suicide, voilà le tapis neuf taché...

Allons, soyez sage, moi je vais au bureau. »

Et il s'en alla.

— Quoi tu penses, Michette, dit Paul ?

Michette (c'était son petit nom d'amitié) ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchissait, mais ne pensa rien de bien sortable, car elle dit : Je pense qu'il faut enlever la tache d'encre.

— Oh ! toi, tu sais enlever les taches d'encre ! Je voudrais bien voir ça ! dit son frère...

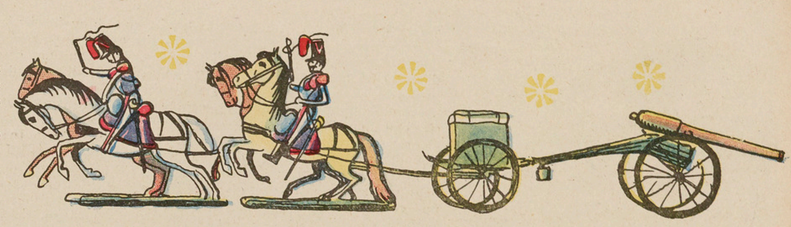
Marguerite prit son mouchoir propre, car, pour enlever une tache, il faut du linge propre : On ne peut pas mettre crasse sur crasse, n'est-ce pas ?

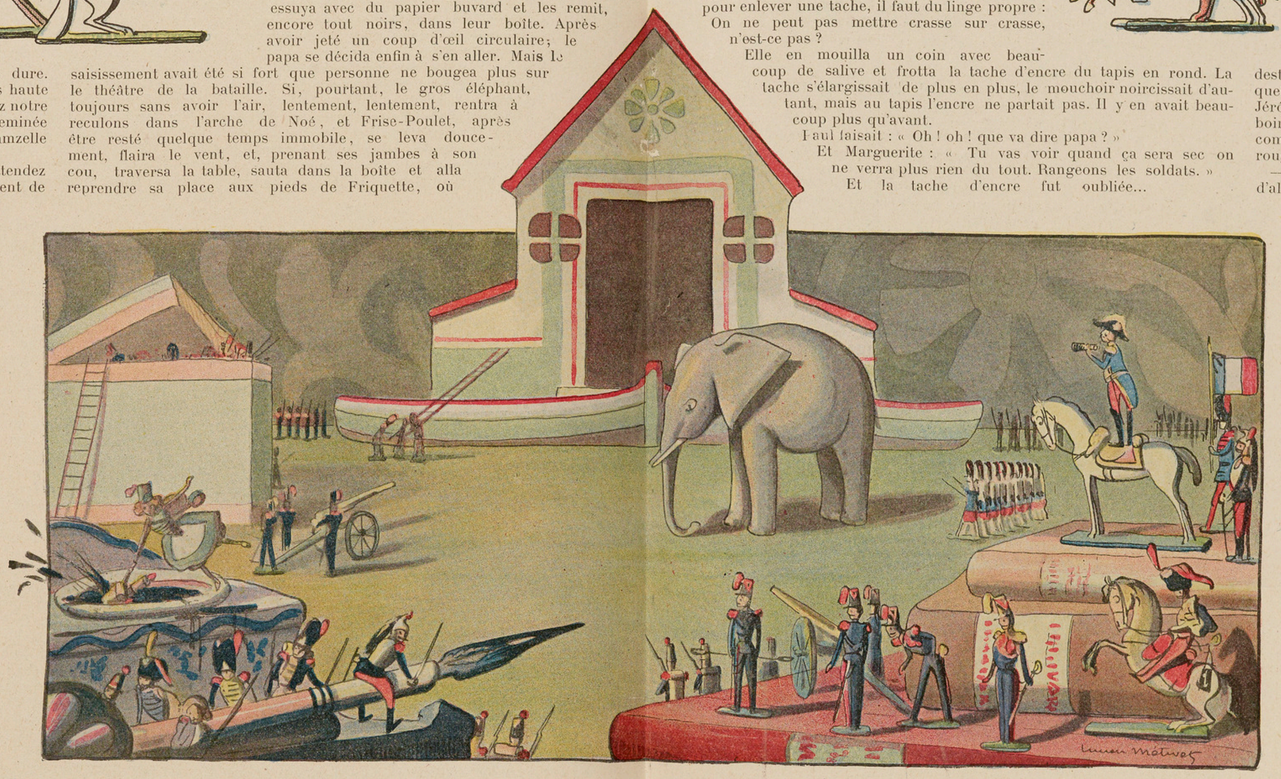
Elle en mouilla un coin avec beaucoup de salive et frotta la tache d'encre du tapis en rond. La tache s'élargissait de plus en plus, le mouchoir noircissait d'autant, mais au tapis l'encre ne partait pas. Il y en avait beaucoup plus qu'avant.

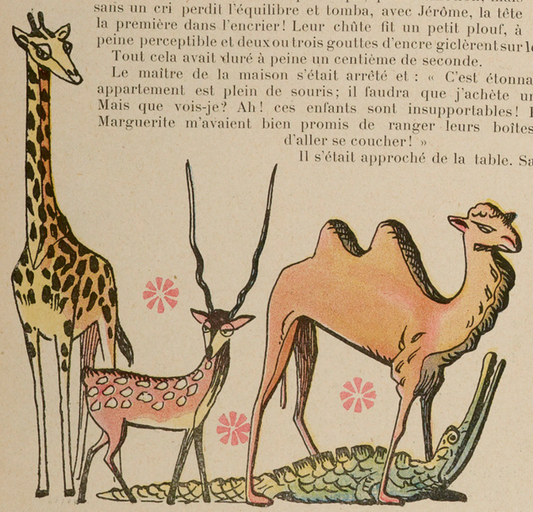
Paul faisait : « Oh ! oh ! que va dire papa ? »

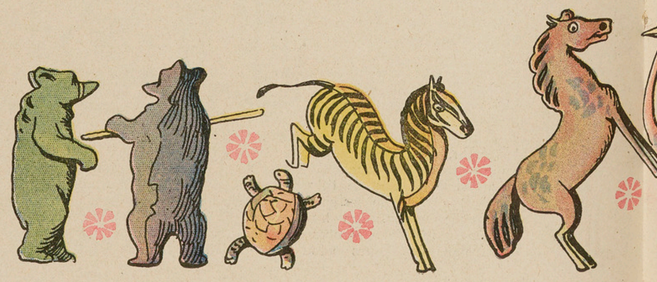
Et Marguerite : « Tu vas voir quand ça sera sec on ne verra plus rien du tout. Rangeons les soldats. »

Et la tache d'encre fut oubliée...









Pourtant elle gênait Paul encore un peu : il poussa un livre dessus.

— Mais qu'est-ce que c'est ! La cantinière n'a plus son tonneau ! ni ce soldat son fusil... Et puis ils sont dans un joli état ! où ont-ils donc été se promener !

Il ne croyait certes pas si bien dire ce bon petit Paul ! Au ! s'il avait pu se douter du drame !

— Quel dommage, continua-t-il, c'était mon meilleur soldat, et la cantinière était si jolie ! Qui donc a pu jouer avec si méchamment ?

— C'est pas tout ça, dit Michette, la nettoyeuse, il faut les débarbouiller ! Le mouchoir neuf resservit à cet usage. Elle frotta si bien qu'au bout de peu de temps Jérôme et Friquette furent très propres. A peine s'il restait un peu d'encre dans les plis des vêtements.

Paul les mit à côté l'un de l'autre. Ils se tenaient droits sur leur étroit piédestal d'étain peint en vert, Frise-Poulet avait l'air de trotter gentiment. Friquette avait de nouveau fort bonne façon, même sans son tonnelet. Quant à Jérôme, il semblait tout bête sans son fusil : « Bah ! dit Paul, les soldats ne boiront plus la goutte ! C'est nouveau genre ! et Jérôme sera l'infirmier de la compagnie ! » Si Paul eut regardé son infirmier nouveau promu, il l'eut vu rougir de honte sous son vernis.

— Allons ! allons ! les enfants... dit la maman en entrant, il va être l'heure d'aller en classe. Dépêchons-nous de ranger tout ça...

Sans tarder, car Paul et Marguerite étaient des enfants sages et obéissants, ils rangèrent les soldats de plomb dans la boîte en sapin, prirent leurs livres et leur panier, et gaiement, comme s'ils allaient jouer, ils se disposèrent à aller à l'école.

Marguerite allait sortir, lorsqu'elle s'aperçut que la cantinière et l'infirmier étaient restés sur la table. Comme toutes les boîtes étaient fermées et qu'elle voulait laisser tout bien en ordre, elle les prit et les mit dans son panier ; puis, avec son frère, tout droit, bien vite, sans s'amuser en route, elle s'en alla à l'école.

Jérôme et Friquette étaient tombés au fond du panier. Ils ne bougèrent pas tant qu'ils le sentirent se balancer au rythme du pas de Marguerite. Mais, bientôt, deux ou trois portes claquèrent et le panier fut déposé sur un banc. La classe commençait. Ce calme relatif rendit le courage à Jérôme qui toucha du coude Friquette :

— Hé, Friquette ! Friquette ! Vous n'êtes pas malade, au moins ?

— Non, dit celle-ci, un peu courbaturée seulement. J'ai dû prendre froid dans mon bain forcé. Et vous, Jérôme ?

— Hélas ! moi, j'ai perdu mon fusil ! je suis désolé et mon rhume n'est rien à côté de mon désespoir. Mais où diable sommes-nous ici ? Il faudrait pourtant s'orienter.

— Vous devez savoir faire ça, puisque vous étiez élève caporal !

— Oui, je le savais bien, au camp ; la cheminée était au nord et, quand on lui tournait le dos, on avait le sud devant soi, et à sa droite...

— Turlututu ! s'écria Friquette moqueuse. Tout ça c'est très joli, mais, aujourd'hui que vous avez votre sac derrière le dos, qu'est-ce que vous avez devant vous ?... Vous voilà bien attrapé, gros malin, avec votre théorie ! Vous savez la théorie sans la pratique !...

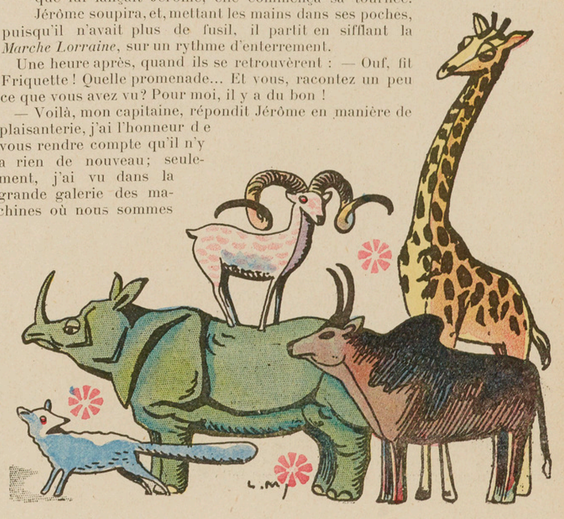
Et Friquette fit une moue dédaigneuse. La pratique à cette heure, dit-elle encore, c'est de faire le tour de notre prison et de décider après ce qu'il y a à faire..... Si on nous oubliait là ! Allons, chacun de notre côté et rendez-vous dans une heure au même endroit.

Sans attendre l'avis de Jérôme, Friquette sauta sur ses pieds. Avant de partir, elle se tourna vers son compagnon et lui dit gentiment : « Ah ! si j'avais mon tonnelet, je vous paierais la goutte ! » Puis, d'un pas alerte, sans avoir l'air de remarquer le tendre regard que lui lançait Jérôme, elle commença sa tournée.

Jérôme soupira, et, mettant les mains dans ses poches, puisqu'il n'avait plus de fusil, il partit en sifflant la *Marche Lorraine*, sur un rythme d'enterrement.

Une heure après, quand ils se retrouvèrent : — Ouf, fit Friquette ! Quelle promenade... Et vous, racontez un peu ce que vous avez vu ? Pour moi, il y a du bon !

— Voilà, mon capitaine, répondit Jérôme en manière de plaisanterie, j'ai l'honneur de vous rendre compte qu'il n'y a rien de nouveau ; seulement, j'ai vu dans la grande galerie des machines où nous sommes



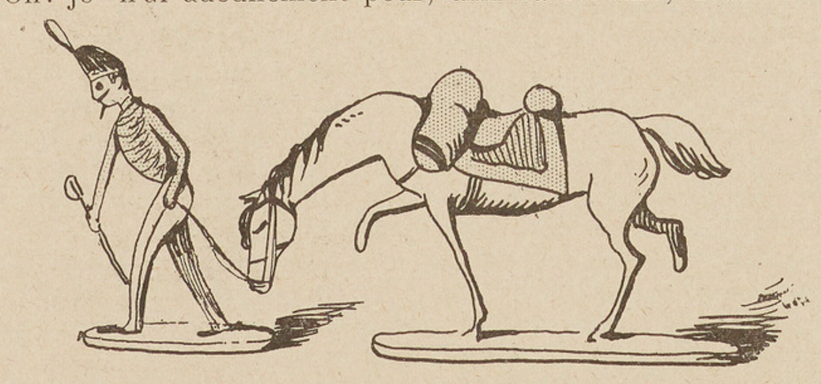
enfermés, d'abord un mouchoir (j'ai même marché sur une tache d'encre) un morceau de pain, du chocolat, une perruque de poupée, des crayons, un porte-plume. J'ai regardé avec précaution dans un encrier entr'ouvert : il était vide... heureusement ! Puis dans un coin, des grandes broches en fil de fer...

— Oui, je sais, dit Friquette, des épingles à cheveux, sans doute...

— Je ne dis pas le contraire : des épingles, à cheveux, des petits boutons et beaucoup de mies de pain sèches et rassies ! Voilà !...

— C'est tout, dit Friquette un peu durement, moi, j'ai vu tout ça et autre chose aussi. Je me suis hissée le long du mouchoir jusqu'à un trou de cette maison, qui est un simple panier et non une galerie... J'ai passé ma tête par le trou et j'ai regardé. Eh bien ! si j'en crois mon expérience, nous sommes tout simplement à l'école des filles, dans le panier aux provisions. Tu sais, elles ne sont pas plus sages que ça, les petites filles. Les unes salissaient du papier avec des crayons, les autres trempaient des plumes dans les encriers... et devaient encore bien plus salir leur papier... et... figure-toi que c'étaient les plus grandes qui salissaient le plus leur papier. La nôtre de petite fille était debout et frottait du sucre sur un grand tableau tout noir. Ça ne devait pas être amusant, car elle ne frottait pas bien fort, ni bien vite. Une dame était assise derrière une table noire. Elle avait des lunettes, comme notre colonel du génie. Elle roulait des yeux de tous les côtés et, avec une règle, tapait de temps en temps sur son bureau et criait des commandements... Hé bien ! il n'y a qu'à attendre, conclut Friquette, Marguerite qui nous a apportés nous remportera bien.

— Oh ! je n'ai aucunement peur, affirma Jérôme ; avec vous j'irais



jusqu'au bout du monde, mam'zelle Friquette, je vous l'ai déjà dit, et même j'y resterais !...

— Et moi, je vous ai répondu, môssieu Jérôme, qu'il fallait être au moins sergent, si vous vouliez seulement penser à moi. N'oubliez pas que je suis Friquette, la cantinière de la ligne. N'est-ce pas Frise-Poulet?

Frise-Poulet fit le beau.

— Et voilà maintenant, que d'élève caporal, vous êtes descendu à être élève infirmier !

Jérôme, suffoqué de douleur, sentit des larmes lui remplir les yeux. Il étendit les mains vers Friquette en s'écriant : « O injuste Friquette ! »

Mais une secousse lui coupa la parole et lui rabattit les mains dans le rang...

C'était Marguerite qui ouvrait son panier pour prendre son goûter.

Elle farfouilla dedans, ôta son mouchoir, prit son pain, du chocolat et aperçut la cantinière et le soldat. Elle sourit, saisit la cantinière, la mit dans la poche droite de son tablier avec son mouchoir pardessus, puis Jérôme qu'elle glissa dans la poche gauche, où il tomba sur une vieille plume rouillée contre laquelle il se fit assez mal au genou. Ils restèrent là-dedans jusqu'au soir. Après dîner, Paul et Marguerite firent terriblement manœuvrer les soldats de plomb. Ils étaient éreintés et fourbus quand on les rentra dans leur boîte ; quelques chevaux avaient une ou deux jambes cassées : mais, dans l'infanterie, aucun accident grave ne fut signalé. Seule Friquette fut grondée par le vieux général pour avoir perdu son tonnelet. Le vieux général lui dit que si elle ne le retrouvait pas, il la laisserait à la caserne raccommoder les chaussettes des soldats de plomb. au lieu de l'enmener à la guerre. Elle ne dit rien, n'osant raconter où et comment elle avait perdu son tonnelet le jour de l'attaque de l'arche de Noé.

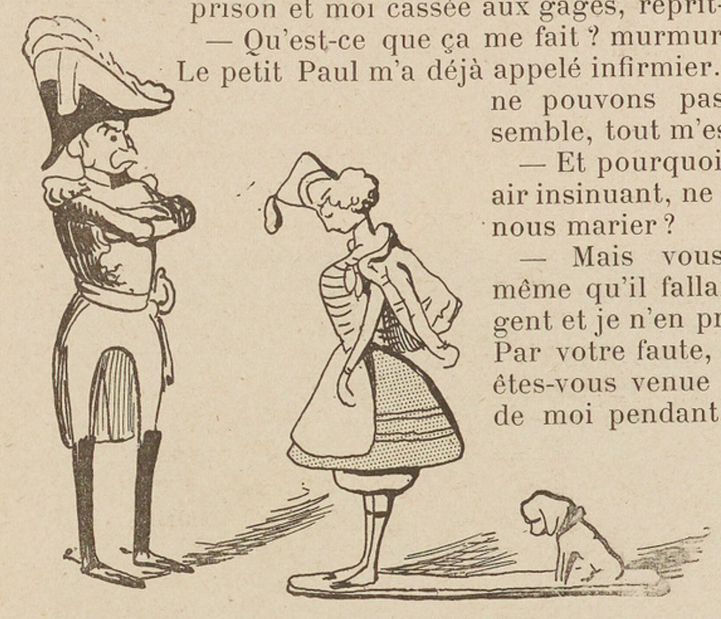
Jérôme, qui redoutait une punition grave pour la perte de son fusil, avait trouvé moyen de ne pas se faire remarquer trop. Comme il avait mal au genou, il tombait tout le temps et le petit garçon l'avait tout de suite remis dans la boîte.

Ce soir-là, les soldats de plomb eurent repos. Aussi, quand tous se fûrent endormis, Friquette, qui avait une idée de derrière la tête, se mit à la recherche de Jérôme. Elle le trouva occupé à essayer de raccommoder deux morceaux d'un vieux fusil pour en faire un neuf.

C'est à peine s'il leva la tête quand elle l'appela. Il la boudait, et franchement il y avait de quoi, car elle avait été bien dure pour lui. Mais, si lui était inquiet et mécontent, elle, Friquette, n'était pas bien fière. Ce fut assez humblement qu'elle s'assit à côté de Jérôme : « Nous voilà dans de jolis draps ! » dit-elle...

Jérôme baissa la tête affirmativement

— Toi, tu n'as plus ton fusil, ni moi mon tonnelet. Tu seras mis en prison et moi cassée aux gages, reprit-elle...



— Qu'est-ce que ça me fait ? murmura le pauvre soldat. Le petit Paul m'a déjà appelé infirmier... Et puisque nous ne pouvons pas nous marier ensemble, tout m'est égal ...

— Et pourquoi, dit Friquette d'un air insinuant, ne pourrions-nous pas nous marier ?

— Mais vous m'avez dit vous-même qu'il fallait que je fusse sergent et je n'en prends pas le chemin ! Par votre faute, du reste : pourquoi êtes-vous venue vous asseoir à côté de moi pendant que j'étais en sentinelle ?

— Oui, je sais, j'ai eu tort ! dit Friquette, j'ai eu grand tort... mais que veux-tu, Jérôme, c'était pour ton bien, car je t'aimais, je t'aime encore ! et vrai...

Jérôme releva la tête et la regarda, subitement devenu tout rouge.

— Et vrai... une Friquette sans tonneau vaut bien un Jérôme sans fusil !

Jérôme allait, dans sa joie, l'interrompre sans doute... mais d'un geste elle l'arrêta.

— Mais si tu retrouvais ton fusil et moi, mon tonneau, quelle jolie noce ! Penses-y un peu, mon Jérôme !...

— Oh ! oui, mais comment faire ? si nous étions encore chez le marchand, j'en trouverais des fusils et des tonnelets. Mais ici où voulez-vous, Friquette, que je retrouve mon fusil et votre tonnelet ?

Alors Friquette se leva et montrant la direction de l'encrier d'un geste à la fois gracieux et décidé : « Va les prendre ! » dit-elle.

C'était bien simple, en effet. Jérôme dans son désespoir n'y avait pas pensé. Une héroïque résolution transforma son visage ; l'entreprise était hardie, la réussite douteuse, vues les difficultés énormes qu'il rencontrerait sinon dans son chemin, du moins au puits noir qui les avait engloutis. Il frissonna malgré lui ; mais regardant Friquette, il lui demanda :

— M'aimes-tu ?

— Oui, dit-elle.

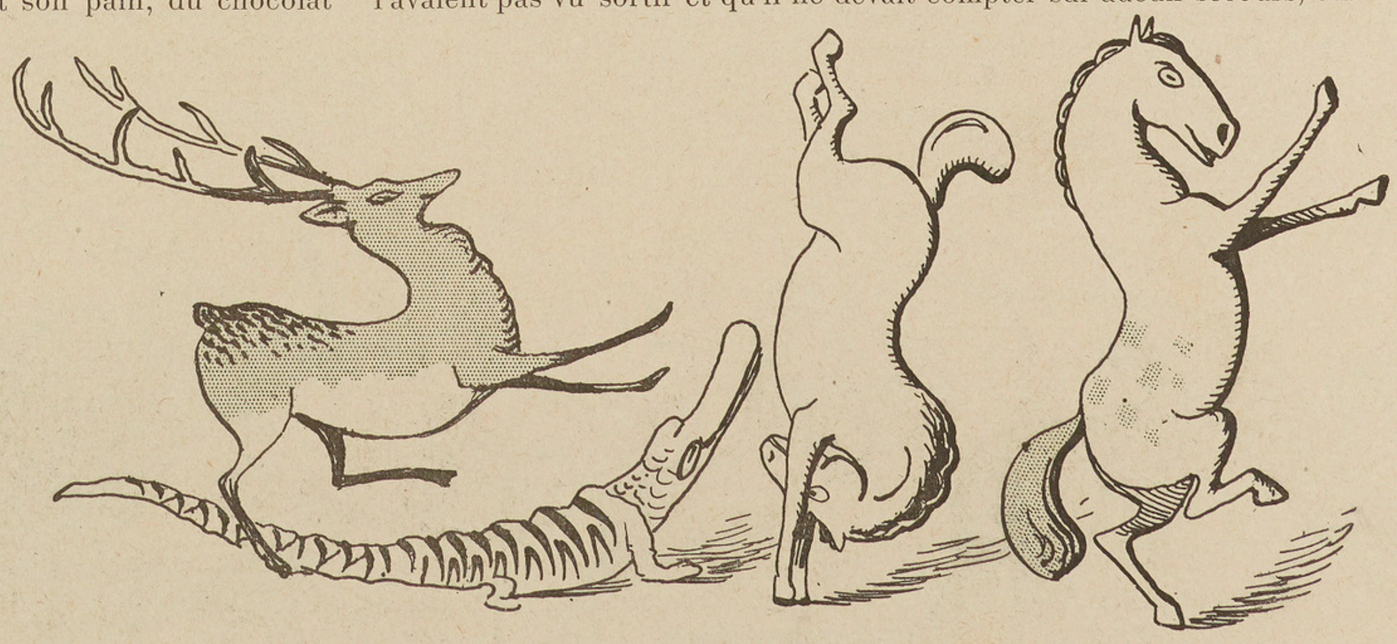
— Et si je me noie ?...

— J'irai me noyer dans le même encrier !

— Si nous devons être réunis dans la mort, s'écria Jérôme avec une sombre joie, je pars !

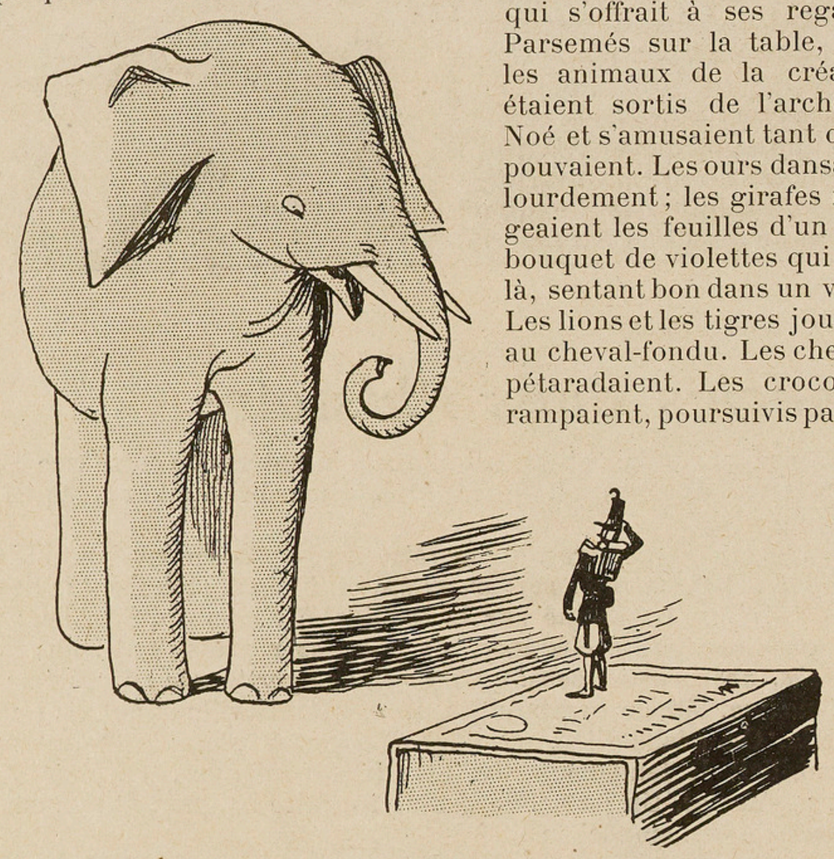
Et il partit sans tourner la tête.

Il eut vite fait de se glisser au haut du couvercle entr'ouvert. Il se dressa sur les poignets aux bords de la boîte. Il vit alors que l'horizon lui était caché par un panier à ouvrage rempli de tricots et de bas. Il sauta lestement par terre. Sachant que ses camarades endormis ne l'avaient pas vu sortir et qu'il ne devait compter sur aucun secours, s'il



était attaqué, ou par des soldats de plomb prussiens ou par quelque terrible fauve, comme on en rencontre assez souvent sur les tables des hommes, il résolut d'agir avec prudence.

Arrivé au tournant du panier à ouvrage, il s'arrêta. Un bruit curieux qu'il n'avait jamais entendu frappa ses oreilles. Mais le bruit, bien que puissant, n'inspirait pas la terreur. Néanmoins, il se hissa sur une boîte d'allumettes qui se trouvait à quelques centimètres. A peine y fut-il grimpé qu'il tomba sur le derrière, d'étonnement, à la vue du spectacle qui s'offrait à ses regards. Parsemés sur la table, tous les animaux de la création étaient sortis de l'arche de Noé et s'amusaient tant qu'ils pouvaient. Les ours dansaient lourdement; les girafes mangeaient les feuilles d'un petit bouquet de violettes qui était là, sentant bon dans un verre. Les lions et les tigres jouaient au cheval-fondu. Les chevaux pétaradaient. Les crocodiles rampaient, poursuivis par une



bande de singes gamins, et tous les autres animaux s'amusaient à courir et à jouer à leur gré.

— Voilà vraiment un spectacle curieux ! Ces messieurs et dames ont l'air de bien bonne humeur ! Mais comment vais-je faire pour arriver jusqu'à mon encrier? Je serai en mille pièces avant d'avoir fait cinquante pas, pensa Jérôme.

Alors il tomba dans un désespoir affreux et, comme il était seul, il pleura; non par lâcheté, mais parce qu'il croyait ne jamais pouvoir atteindre l'encrier..., qu'il serait anéanti par tous ces fous, dont il connaissait aussi les instincts de cruauté vis-à-vis de tout ce qui ressemble à un homme. Or, qui ressemble plus à un homme qu'un soldat de plomb, en petit et moins changeant ?

Comme il sanglotait assez bruyamment, il se sentit doucement caresser l'épaule. Il se retourna; il avait, le pauvre Jérôme, tant de larmes dans les yeux qu'il ne sourcilla même pas, tant de détresse dans l'âme qu'il n'eut pas la moindre peur, en voyant sur son épaule le bout d'une trompe d'éléphant et, au bout de la trompe, l'éléphant lui-même. Celui-ci, clignant ses petits yeux pleins de bonté, lâcha l'épaule de Jérôme, laissa retomber sa trompe qu'il balança doucement sans rien dire. Alors Jérôme reconnut l'éléphant de bois de l'arche de Noé et il vit bien à l'expression de bonté répandue sur sa bonne grosse face qu'il n'avait rien à craindre de lui; justement l'éléphant s'approchait de deux pas et lui adressait la parole : « Qu'as-tu à pleurer ainsi, petit soldat de plomb ?... Ce n'est pourtant pas un jour pour pleurer... Regarde, c'est la fête du 14 Juillet des animaux de bois. Vois comme tout le monde s'amuse et toi tu pleures ! Pourquoi pleures-tu, petit ? »

Alors Jérôme lui raconta toute son histoire, son amour pour Friquette, la perte du tonnelet et du fusil, son déshonneur de soldat, la promesse de Friquette et enfin ce qu'il allait entreprendre au péril de sa vie...

Quand il eut fini son récit, l'éléphant dit d'un ton un peu ironique : « Par le grand mammouth blanc ! Et comment, en supposant que tu puisses seulement atteindre l'encrier, comment en retirerais-tu le tonnelet et le fusil ! » Et le gros éléphant rit bruyamment.

Alors, Jérôme se souvint qu'il portait l'uniforme et que personne, même pas le plus puissant de tous les animaux ne devait en rire; il se redressa, rajusta son ceinturon et regardant le gros éléphant bien en face, il lui dit : « Monsieur ! vous allez voir comment un soldat de plomb français meurt quand il aime ! » et délibérément il se mit en devoir de descendre de sa boîte d'allumettes, mais avant de sauter il s'arrêta net, et fit le salut militaire à l'éléphant : « Vieux Mammouth, lui dit-il, celui qui va mourir te salue ! »

— Arrête, petit soldat, répondit le gros animal, j'aime ta crânerie; tes malheurs m'ont touché, et puisque si poliment tu m'as donné le titre nobiliaire de mes ancêtres, je te veux du bien.

Et ce disant, il le prit délicatement par le ceinturon et l'installa à califourchon sur son cou : « Tiens-toi aux oreilles, lui dit-il, et ne bouge plus ».

Et le gros pachyderme prit le petit trot dans la direction de l'encrier. Mais les lions et les tigres, qui jouaient au cheval-fondu, s'arrêtèrent de leur jeu et se reployèrent sur eux-mêmes, prêts à bondir sur le petit soldat. Celui-ci commençait à juger sa situation assez critique, lorsque l'éléphant, tout en trottant, cria aux fauves : « Arrière, bêtes puantes ! que pas un ne bouge, sans cela je le réduis à l'état de descente de lit !... »

Les fauves ricanèrent : « Ah ! ah ! monsieur est votre invité, c'est différent... Bien le bonjour, Messieurs ! » Et les autres animaux intimidés dirent comme eux. Deux ou trois chacals crièrent même : « Vive l'Armée ! » Mais on voyait bien au son de leur voix qu'ils auraient bien aimé déchiqueter le petit soldat de plomb.

Toutes les bêtes de l'arche de Noé s'étaient arrêtées de jouer et regardaient bouche bée ce que le vieil éléphant allait faire avec ce petit soldat cramponné sur son cou; à leur grand étonnement, ils le virent s'arrêter près de l'encrier, y plonger sa trompe, la tourner dans tous les sens, en sortir une petite chose ronde et une petite chose pointue... Jérôme reconnut le petit tonnelet et son fusil. Il pensa choir de bonheur. Puis le gros éléphant fit demi-tour, en secouant sa trompe à droite et à gauche pour sécher les objets qu'il tenait. Les lions et les tigres s'écartèrent avec affectation, de peur de se salir...

L'Eléphant alla droit à la boîte, y déposa Jérôme, tout à fait abruti d'étonnement et de bonheur et lui remit les objets si précieux. Jérôme qui avait bon cœur, dit avec conviction — et on sentait toute sa reconnaissance dans sa voix : « Monseigneur le Prince Mammouth, je vous remercie... vous êtes bon et généreux et jamais je n'oublierai !... »

Mais l'éléphant : « C'est bon, petit, c'est bon, je sais que tu es un brave soldat et un honnête homme. Cela suffit. Marie-toi, sois heureux... mes hommages à Friquette !... »

Et il s'en alla au petit trot en secouant sa trompe.

Le jour naissait; rapidement tout rentra dans l'ordre, les animaux dans l'arche et Jérôme dans sa caserne. Friquette l'attendait près du couvercle, avec Frise-Poulet.

* * *

— Marguerite, dit Paul après déjeuner, viens voir... viens, regarde ! J'ai sorti les soldats de plomb et... voilà que la cantinière a son tonnelet et le petit soldat — tu sais, l'infirmier? — il a son fusil !... c'est drôle tout de même... et regarde ces taches d'encre sur le tapis d'ici jusqu'à la ménagerie...

Marguerite ouvrit l'arche de Noé. L'éléphant gris avait la trompe toute noire. Elle la montra sans rien dire à son frère.

— C'est à croire, dit celui-ci, que tous ces soldats et ces animaux.... te rappelles-tu l'autre jour, quand papa nous a grondés, ce n'était pourtant ni toi ni moi !... Alors ce doit être notre vieille bonne Annette. Car, enfin, ils ne vont pas tout seuls se promener, voyons !

Mais Marguerite, qui ne répugnait pas au merveilleux, éleva les sourcils, pinça les lèvres.

— Qui sait? fit-elle... Mais tu sais, ton infirmier, puisqu'il a retrouvé son fusil, il faut le nommer sergent !

Alors avec de l'encre d'or et un pinceau, Paul et Marguerite peignirent de petits galons sur les manches de Jérôme.

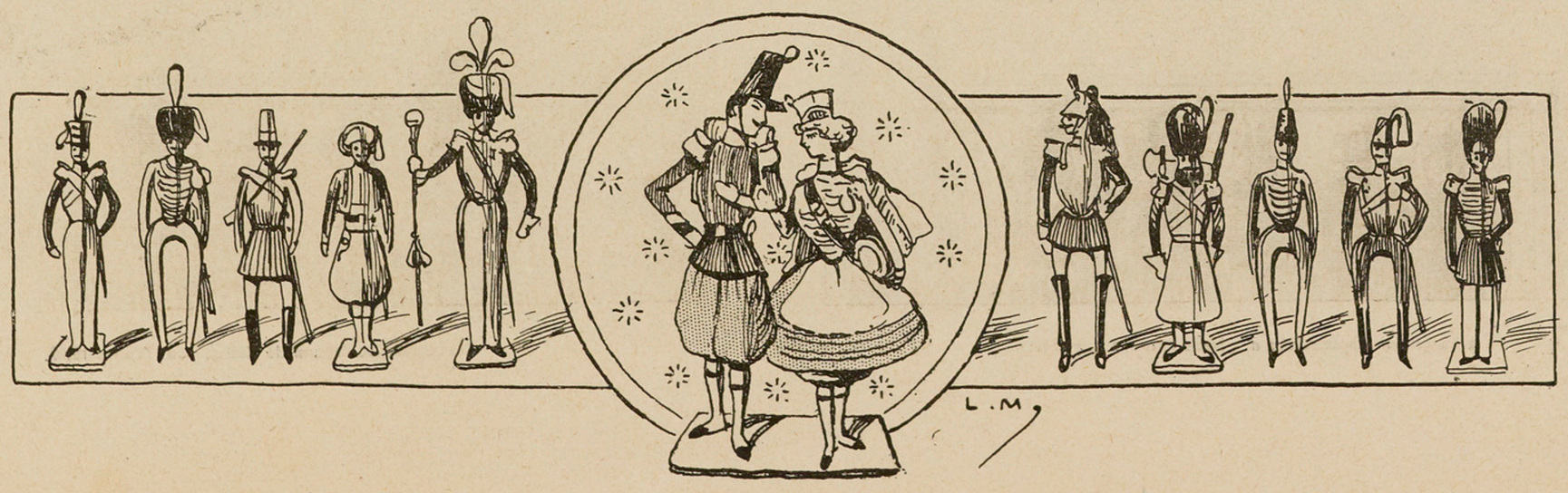
Puis ils le remirent dans la boîte.

Ce fut un beau mariage. Tous les officiers et le général lui-même honorèrent la cérémonie de leur présence. Ils offrirent un tonnelet d'argent à Friquette, à Jérôme une épée d'honneur et une permission de 30 jours...

Je vous laisse à penser si Jérôme et Friquette furent heureux.

Or, les gens heureux, comme les peuples, n'ayant pas d'histoire, la mienne s'arrête là.

COMMINGES.



Feuilles de croquis de jouets, par Gavarni (1825).

Les étrennes des petits Français dans l'histoire

Assez souvent on s'est occupé des étrennes des grandes personnes, pour qu'il semble bon, une fois au moins, de consacrer un article exclusif à celles que reçurent les petits, à qui d'ailleurs elles devraient être uniquement réservées ; ne serait-ce pas le meilleur moyen de rendre agréable cette journée fastidieuse du premier janvier, qui, si elle fait le bonheur de quelques-uns, n'est point attendue sans appréhension par le plus grand nombre ?

En France, il y a une foire aux jouets depuis des temps immémoriaux, aux approches de Noël. Cette foire était installée tout d'abord entre le pont au Change et le pont Saint-Michel ; en 1725, on la transféra au Palais-Royal ; puis, en 1789, entre la porte Montmartre et le boulevard des Capucines, où elle se tint jusqu'à ce jour, avec une interruption de 1839 à 1852, motivée par les réclamations des petits commerçants.

François Colletet, dans son *Tracas de Paris*, en 1665, chantait déjà, comme le rapporte M. Léo Claretie en son ouvrage intéressant sur les *Jouets*, cette foire aux Etrennes :

Vois-tu déjà des babioles,
Et mille sottises frivoles,
Qu'on invente pour les enfants,
Agés de cinq, six ou sept ans.

Ces vers, surtout le dernier, ne sont guère remarquables ; mais Colletet faisait de son mieux.

Ce n'est point à cette foire, et pour cause, que la cour et les grands seigneurs s'approvisionnaient de jouets. Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, conte « qu'il en coûta au cardinal de La Vallette deux mille écus pour une poupée, la chambre, le lit, tous les meubles, les deshabillés, la toilette et bien des habits à changer pour Mlle de Bourbon, depuis duchesse de Longueville, encore enfant. »

Louis XIII raffolait des jouets ; il avait un petit carrosse, plein de poupées, des ménages d'argent et en plomb, « un navire d'argent doré sur roues, allant au vent, à l'hollandaise, » des escadrons de plomb, dont il dressait des escadrons sur une table percée ; mais il ne méprisait pas les jouets populaires, « avec de gros drapeaux et du blanc d'Espagne », et avec lesquels il menait grand tapage à la cour.

En 1670, Henri de Gissey, dessinateur ordinaire des plaisirs et des ballets du roy, reçoit trente mille livres « pour employer au payement de partie des petites figures de soldats composant une armée de vingt escadrons de cavalerie et dix bataillons d'infanterie de carte que Sa Majesté a commandé être faite pour Monseigneur le Dauphin », lequel était alors Louis XIV.

Il eut aussi des ménages, qu'on retrouve constamment dans l'histoire des Jouets. Mais on reste rêveur, quand on lit dans Tallemant la description de celui qui fut donné par le cardinal à *Madame* d'Enghien : « il y avait, dans une petite chambre, six poupées représentant : *une femme en couche, une nourrice quasi au naturel, une garde, une sage-femme et la grand-maman*. Mlle de Rambouillet, Mlle de Boutteville et autres, jouaient avec elle. On déshabillait et couchait tous les soirs les poupées ; on les rhabillait le lendemain, on les faisait manger, *on leur faisait prendre médecine*. Un jour, elle voulut les faire baigner, et l'on eut bien de la peine à l'en empêcher. »

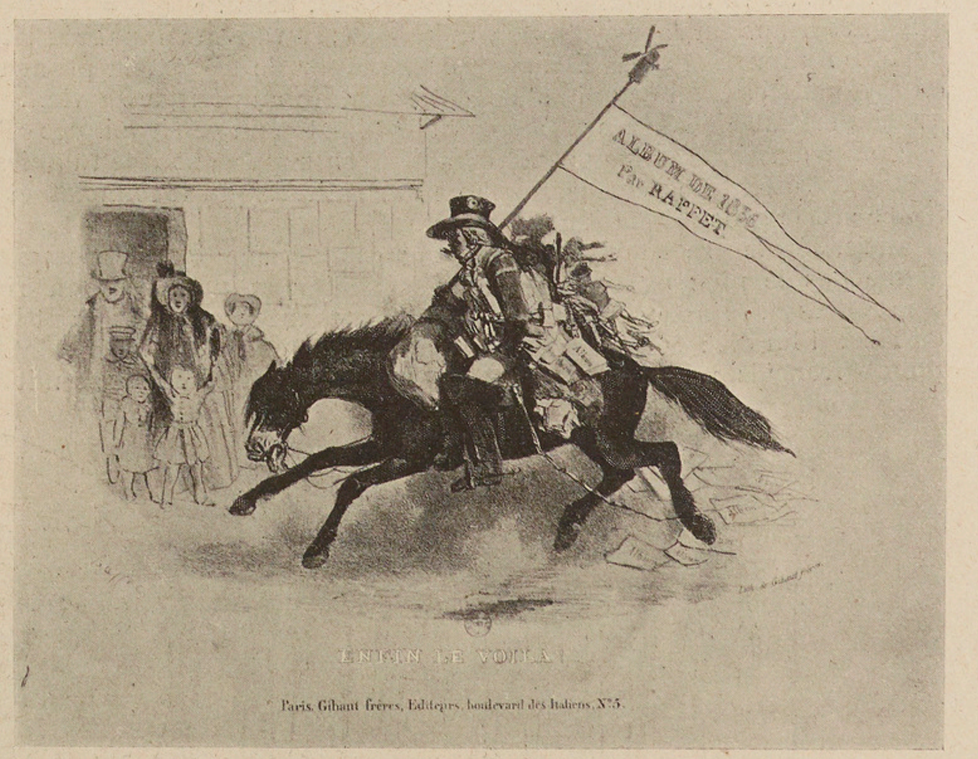
La chambre du sublime, que Mlle de Thianges donna, en 1675, au duc du Maine, était non moins magnifique. Il y avait un lit et un balustre, des fauteuils où étaient assises des figures de cire, le duc lui-même, le duc de La Rochefoucauld, qui examinait des poèmes, Marcillac, Mlle de Thianges, Mme de Lafayette, Boileau, empêchant avec une fourche les mauvais poètes d'approcher : Racine et Lafontaine !...

Le dictionnaire du commerce de Savary, paru en 1723, montre qu'on vendait alors à la foire, des chevaux de carte, des petits carrosses, des religieux sonnant leurs cloches, des prédicateurs en chaire, des crocheteurs chargés de bonbons, etc.

Au XVIIIe siècle, il se trouvait en outre, dans les boutiques du nouvel an, des ménages en étain, des poupées habillées d'étoffes ; on recherchait les bois travaillés à Saint-Claude, les buis, surtout, si durs, et de belle couleur jaune, où les ouvriers jurassiens sculptaient des figures grotesques, avinées, grimaçantes, qui égayaient par leurs trognes truculentes ; les jeux de quilles, les toupies et cerfs-volants ; les pantins enfin, qui font une nouvelle apparition en 1746, ainsi que le rapporte Barbier dans son *Journal*.

« Dans le courant de l'année dernière, écrit-il, on a imaginé à Paris des joujoux qu'on appelle des pantins, pour d'abord faire jouer les enfants, et qui ont servi ensuite à amuser tout le public... Ces petites figures représentent un arlequin, scaramouche, mitron, berger et bergère, etc., et sont peintes en conséquence de toute sorte de façon. Il y en a eu de peintes par de bons peintres, entre autres par M. Boucher, un des plus fameux de l'Académie, et qui se vendaient cher. Ce sont donc ces *fadaises*

« Le grand dispensateur d s biens d'ici-bas », par Raffet.



Couverture de l'album de Raffet, pour l'année 1836.

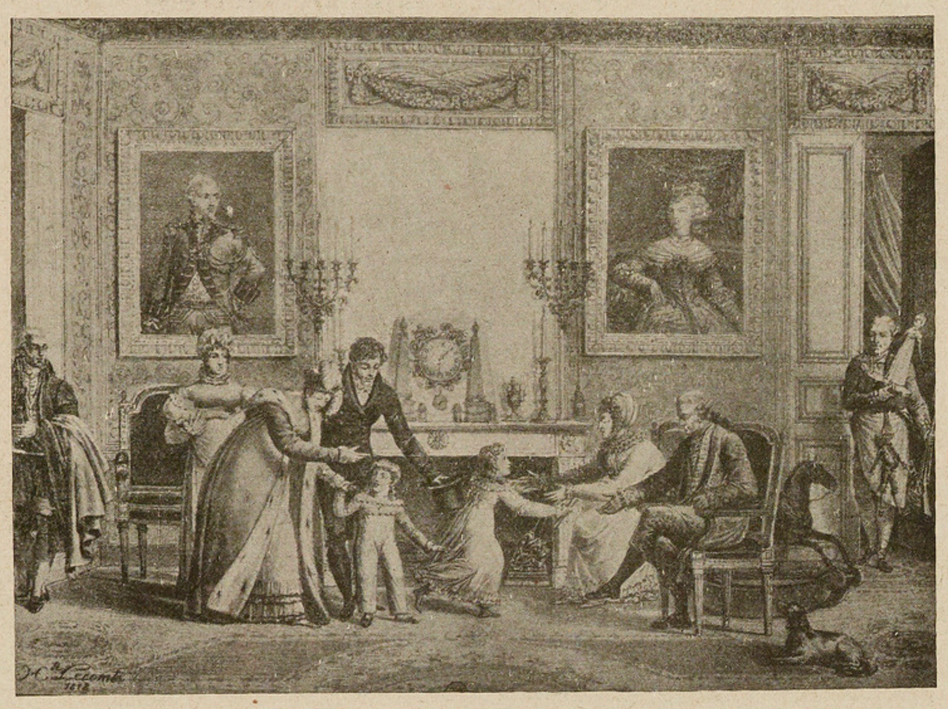
qui ont occupé et amusé tout Paris, de manière qu'on ne peut aller dans aucune maison qu'on n'en trouve de pendues à toutes les cheminées. On en fait présent à toutes les femmes et les filles, et la fureur en est au point qu'au commencement de cette année, toutes les boutiques en sont remplies pour les étrennes. »

Une chanson courut même Paris et la province, consacrant la gloire de Pantin :

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire!
Que Pantin serait content
S'il vous plaisait en dansant!

C'est un garçon complaisant
Gaillard et divertissant,
Et qui, pour vous satisfaire
Se met tout en mouvement.

Mais les pantins, si fêtés, subirent le sort commun. En 1754, *l'an 42 des bilboquets, 8 des pantins, 1 des navets,* comme porte une brochure retrouvée par les Goncourt, on s'ingénia à creuser un navet et à planter dans le creux un oignon de jacinthe; on plaçait le tout dans l'eau, et grandes personnes et enfants suivaient avec intérêt le développement simultané des fleurs de la jacinthe et des feuilles du navet, qui se trouvaient mêlées.



Visites du jour de l'an, par Hippolyte Lecomte (1818).

C'étaient là jouets peu chers; mais il y en eut aussi de magnifiques, comme au XVII^e siècle; ainsi des lits Louis XV dorés, sculptés, capitonnés de satin vert, des *commodes* (déjà!) chinoises, des guéridons, des tabourets Louis XVI, des poupées à falbalas en possession d'un métier à tapisserie, d'un berceau avec poupon, d'un service à thé minuscule, de fauteuils lilliputiens. Jean-Jacques Rousseau clame contre ce luxe, prétendant qu'on ferait bien mieux de donner aux enfants, *un bâton de réglisse* et de petites branches d'arbres avec leurs fruits et leurs feuilles. Qu'aurait-il dit, s'il avait connu ces jouets à surprise, venus d'Allemagne, comme cette maison achetée par le pudique duc de Penthièvre, et apportée à ses petites filles du couvent de Bellechasse. Celles-ci, ayant fait jouer un ressort, la porte s'ouvrit, et elles virent des « *choses horribles* », selon l'expression de M. Claretie. Le duc en fit une maladie, et la cour s'ébaubit beaucoup de la mésaventure.

Jean-Jacques parlait dans le désert. Tout le monde était de la conspiration; les plus grands artistes mêmes s'intéressaient aux jouets comme Boucher, ou les mettaient en belle place dans certaines de leurs œuvres, comme Chardin, Moreau le Jeune, et Debucourt, qui doit à la mode des étrennes une de ses plus belles gravures en couleurs, *Le compliment ou la matinée du jour de l'an 1787,* avec ses jolies colorations blondes, roses, bleutées, la grâce de ses bambins rieurs, l'émotion du grand-père et de la grand'mère, l'air bonasse du vieux serviteur qui apporte la collation, et les promesses de l'armoire pleine de jouets.

Sous la Révolution, l'engouement continua, mais dans l'intimité seulement; car les assemblées ne manquaient aucune occasion de marquer leur mauvais vouloir contre cette vieille coutume. Les artisans se montrèrent alors accommodants; ils fabriquèrent pour les enfants de petites guillotines, des bonnets phrygiens, des têtes de cochons, qui figuraient d'illustres personnages, des bastilles en miniature, le jeu de cartes des philosophes lesquels remplaçaient les quatre rois, et surtout *Coblentz ou l'Emigrette*, à laquelle on jouait en chantant sur l'air de Marlborough :

L' général va-t'en guerre
Mironton tonton mirontaine,
L' général va-t'en guerre
Avec roïal Bourbon,

Avec roïal Bourbon,
Et le roïal pituite,
Mironton tonton mirontaine
Et le roïal pituite...

C'étaient des jouets frondeurs. Pendant l'Empire, ils furent guerriers comme il se comprend sans peine. M. Henri Bouchot rapporte que le maréchal Davoust fit présent à son petit-fils, âgé de treize mois, d'un tambour, d'une trompette, et d'un *Manuel du parfait sous-officier*, où » il apprendra, disait-il, que pour bien servir son souverain, il faut être sans peur et sans reproche ». Les enfants recevaient des sabres de bois, des canons de sucre, des régiments et des bataillons en étain, des tambours, des papillottes à la Wagram, des dragées d'Austerlitz, *le petit Vauban*, le casse-tête militaire, *le Jeu des batailles*, dédié *aux Braves, depuis Clovis jusqu'à nos jours.*

Les poupées seules faisaient exception à cette ardeur guerrière, *catins* « à corps de toile, à tête, bras et jambes de bois, mal taillées, dégrossies à peine » coiffées à la Titus, à la Grecque, et qui reposent « sur un pied qui les maintient en équilibre et debout dans une raideur comique. »

Ce sont les confiseries qui l'emportent depuis l'Empire, et les jeux de tout repos, comme s'efforcèrent d'être la Restauration et la Monarchie de Juillet. Desrosiers, *au Fidèle Berger*, rue des Lombards, Pomerel Lacroix, fabricant de chocolat, rue Thévenet, n° 11, à Paris, Delorier' *aux deux Bergers*, Créteil, rue Montorgueil, Lacroix, *au Songe*, sont les, triomphateurs du jour. Ce ne sont que bonbons à la *duchesse d'Angoulême*, sucres de pommes à *la Marie-Antoinette*, jus de réglisse à *la Royale*, pastilles d'absinthe à *la Napoléonide*; des fondants au *retour des lys,* puis à *la charte constitutionnelle*, à *la Smala*, aux *héros de Mazagran*, etc.; tant il est vrai que la politique s'insinue partout où elle n'a que faire, pénétrant même dans les boutiques de confiseurs! Il convient d'ailleurs de constater que *la trêve des confiseurs* lui fut souvent propice.

Les jeux de tout repos, ce sont les acteurs en carton pour le théâtre des Fantoccini, le théâtre en carton pour l'enfance; des boîtes de magie, décorées d'un dessin; les lanternes à projection; le jeu de l'obélisque; le jeu du chemin de fer « calqué sur les voitures rudimentaires essayées entre Paris et Saint-Germain », sans *catastrophe* toutefois, et en cela nos pères montraient plus de tact que les aimables sceptiques d'aujourd'hui, lesquels n'ont pas reculé devant cette sottise macabre.

Le compliment ou la matinée du jour de l'an (D'après une estampe de Debucourt).

Comme auparavant, les artistes ne se sont pas fait faute de s'intéresser aux étrennes; c'est Tony Johannot et Devéria, qui décorent les boîtes de confiserie; Hippolyte Lecomte représente des enfants souhaitant la nouvelle année à leurs grands-parents, mais avec quel moindre charme que Debucourt! C'est Gavarni, qui, en 1825, s'amuse à composer une planche de guignols, aujourd'hui rarissime, et recherchée avec âpreté par les collectionneurs; c'est Raffet, le peintre des batailles de la Révolution et de l'Empire qui décore de pantins le titre de plusieurs de ses albums; et combien d'autres encore!

Depuis quelque temps, l'industrie des jouets subit une crise. L'imagination est-elle à court, et *l'article de Paris,* connu du monde entier, est-il en baisse? N'a-t'on point abusé des *étrennes utiles,* et de ces prétentieux jouets *scientifiques,* qui n'apprennent rien, et n'amusent pas du tout? Où les esprits sont-ils devenus à ce point moroses, qu'ils ne savent plus s'égayer de ces riens charmants, qui encombrent les baraques de Noël!

Cette année, sur l'initiative officielle, des artistes, membres de l'Institut, Gérôme, Barrias, Detaille, Coutant, etc., mettent la main à la pâte, comme autrefois Boucher : initiative excellente, à condition que tant d'honneurs ne guindent point un art fait de primesaut, de belle humeur et de désinvolture.

GEORGES RIAT.

ANTONIO

LE GALANT CHEVALIER.

LES FÊTES DE NOËL A BETHLÉEM

(De notre correspondant particulier.)

Le jour de Noël, kyrielle de touristes et de pèlerins le long de cette route d'Hébron, qu'on prend en sortant de Jérusalem, et qui, blanche et poudreuse, serpente vers Bethléem par les crêtes arides des montagnes de Judée. Un soulèvement de roches grisâtres, de maigres champs d'oliviers, des gorges profondes connues seulement des bergers, et, tout là-bas, très loin sous le ciel, la haute muraille calcaire du pays de Moab, au pied de laquelle on devine, dans les brumes violettes, la forte dépression de la Mer Morte et de la vallée du Jourdain. Voilà le paysage. C'est d'une sauvagerie magnifique, mais aussi d'une tristesse qui écrase l'imagination.

Il faut subir, en chemin, les commentaires obstinés des pèlerins ou des guides qui vous montrent les ruines de la « maison de Caïphe », le « Champ du Sang », l'arbre où Judas se pendit, toutes les identifications imbéciles par quoi se dépoétise la légende. Devant le couvent grec de Mar Elias, qui marque la première halte, c'est le « puits des Mages », et le troupeau lamentable des moujiks, s'entraînant par des cantiques, s'y abreuve avec des génuflexions répétées et d'interminables signes de croix. Ceux-là, parmi les carrioles grinçantes, les ânes et les chevaux harnachés et pomponnés à la mauresque, couvrent pédestrement l'étape, le bissac aux épaules, le bâton à la main, toute une ferblanterie de cuisine accrochée à leur ceinture. Quel contraste avec les Cook et les missionnaires anglo-saxons, dont les mains gantées feuillettent la « Holy Bible », compliquée du Bædeker!

Le tombeau de Rachel est l'endroit généralement choisi pour la seconde halte. Il a ce privilège rare d'être à la fois vénéré par les juifs, les chrétiens et les musulmans. C'est un cube à coupole, blanchi à la chaux, où, à certaines dates, les israélites viennent se lamenter, comme au Mur des Pleurs, et autour duquel bédouins et fellahs creusent leurs sépultures.

Un peu plus loin, la route bifurque; on oblique à gauche, à travers les figuiers, et bientôt apparaissent les premières maisons de Bethléem. C'est un des gros villages de la montagne, avec ces ruelles tortueuses et ces passages voûtés que l'on voit partout en Orient. Il y règne une propreté relative, et les intérieurs, aussi bien que le costume des habitants, révèlent une sorte d'aisance qui n'est certes point le lot des bourgades d'alentour. Toute l'industrie de la nacre et du bois d'olivier est centralisée à Bethléem. C'est là que se fabrique la pacotille indispensable aux pèlerins et aux touristes gobeurs.

La basilique date de Constantin; elle est surtout remarquable par la quadruple rangée de colonnes monolithes qui divisent la nef et que précède un atrium, jadis réservé aux ablutions des fidèles. Le chœur et le bas-côté de droite sont la propriété des Grecs. Dans le bas-côté de gauche, les Arméniens possèdent deux autels qu'ils louent aux Coptes et aux Syriens. Les Latins, longtemps expulsés du temple, ont bâti une église contiguë communiquant avec la basilique par une porte qui ouvre sur le transept.

Derrière l'inconostase, un double escalier descend dans la grotte de la Nativité, dont les parois sont tendues d'étoffes brochées et où brûlent une infinité de lampes de cuivre, de vermeil ou d'argent appartenant aux diverses confessions. Une étoile d'argent indique l'endroit où la tradition fait naître Jésus. La crèche se creuse en contre-bas. Le roc disparaît sous un revêtement de marbre. Au fond de la crypte, on montre l'étroite margelle du puits où, disent les chrétiens indigènes, est tombée l'étoile des Mages, qu'il n'est donné qu'aux vierges d'apercevoir.

Tel est le cadre dans lequel se déroulent les cérémonies de Noël. Chaque culte a la sienne. D'abord, les Latins; treize jours après, les Grecs, les Coptes et les Syriens; et, huit jours après les Grecs et les Arméniens. Cela fait trois semaines de fêtes et de profits pour la bourgade palestinienne. La journée des Latins se passe, d'ordinaire, sans incidents. Le consul de France, avec tout son personnel, se rend à Bethléem, suivi de près par le patriarche qui, entouré de son clergé, entre processionnellement dans la basilique, après avoir revêtu, sur la place de l'église, ses habits pontificaux.

Le Patriarche latin se rendant processionnellement à l'église de la Nativité (Phot. de la Colonie Américaine).

Le patriarche grec fait son entrée à Bethléem avec le même cérémonial que le patriarche latin; il est accompagné des évêques grecs et de l'archimandrite russe, du consul de Grèce et du consul de Russie, et précédé de larges bannières où sont peintes des icônes. La messe de minuit est triple; tandis que les Grecs disent la leur au grand autel, les Syriens et les Coptes officient dans le bas-côté de gauche, aux autels que leur ont loués les Arméniens. Ils ont conservé les vieilles liturgies, très criardes, et auxquelles ont peine à se faire nos oreilles d'Européens.

Durant la cérémonie, le patriarche grec revêt un superbe manteau couvert de broderies et de pierres précieuses, et coiffe la mitre byzantine, scintillante de diamants, de rubis, d'améthystes et d'émeraudes. Tous les assistants tiennent à la main des cierges allumés; les pèlerins russes, qui sont là des milliers, entonnent leurs chants monotones et doux.

Le tableau est intraduisible, tant il est complexe par l'opposition des types, des costumes, des couleurs et des attitudes. Et l'unique intérêt de ces célébrations religieuses, à coup sûr trop vantées, est dans cet extraordinaire mélange des races disparates de l'Orient chrétien.

QUERCUS

Une dompteuse et ses lions. (Phot Hildenbrand et Fraunecker).

Les Animaux au Théâtre et dans les Cirques

Les animaux savants triomphent en ce moment à Paris ; le Châtelet nous présente des éléphants qui évoluent avec la légèreté des gazelles — si on peut dire — au simple commandement d'une aimable actrice Mme de Valsois; à l'Olympia c'est un patient Américain qui nous montre des phoques dressés très intéressants; au Nouveau-Cirque, des pigeons blancs exécutent quelques jolis exercices; enfin aux Folies-Bergère, ce sont les chiens de Léonidas qui triomphent chaque soir.

On aura donc quelque curiosité de savoir comment on instruit ces divers animaux et quels procédés on emploie pour y parvenir.

Ceux qui se dressent le mieux sont par rang de facilité : le chien, le cheval, le porc, l'oie, le dindon, les poules et le pigeon.

Pour le pigeon on n'a jusqu'ici obtenu qu'un seul résultat qui n'est guère difficile mais qui est très gracieux; on lâche une vingtaine de pigeons dans un cirque où, après avoir tourné un moment en volant, ils viennent se poser sur les épaules de la montreuse. La façon d'obtenir ce résultat est à la portée du premier venu; on choisit des pigeons au moment où ils viennent de sortir du nid; on les habitue avec la personne qui doit les montrer; puis un jour on les laisse sans manger et leur cornac se présente à eux les mains pleines de grains, les pigeons vont manger d'instinct. Au bout de trois mois les pigeons sont prêts.

Pour les poules on peut très bien arriver à leur faire danser la polka. Voici le moyen employé : vous laissez vos poules sans manger jusqu'à une heure assez avancée de la journée; puis vous entrez dans la volière en tenant un panier rempli de grain, les poules se précipitent sur le grain et prennent l'habitude de manger dans le panier; au bout de quelques jours, au lieu de laisser le panier immobile, vous l'agitez en cadence en sifflant un air de polka et en ayant soin d'élever de plus en plus le panier de manière à ce que les bêtes ne puissent atteindre le grain qu'en sautant. Peu à peu elles s'accoutument à sauter en cadence et à la fin, vous n'avez qu'à faire le mouvement avec la main, et à siffler l'air, les poules arrivent très bien à danser par ce moyen simple et à la portée de tous.

Le porc est plus intelligent qu'on ne croit, et des clowns américains sont arrivés à le faire marcher debout sur les pattes de derrière, à se tenir sur une boule ou à se laisser rouler dans un tonneau. Pour arriver à ce résultat, on commence par apprivoiser l'animal, ce qui est assez aisé; le porc, contrairement à la croyance générale, est très caressant quand on le prend très jeune, et il est même propre quand on a soin de lui, qu'on lui donne de la litière bien blanche et ses aliments dans des récipients nettoyés. Un cochon bien entretenu s'habitue au confortable et à la propreté, et il refusera de boire si l'eau que vous lui présentez n'est pas bien claire et dans un vase irréprochable. Un animal ayant ces habitudes, vivant une grande partie de la journée avec son dresseur, est susceptible d'attachement et il suit son maître comme un chien, on peut lui enseigner quelques tours simples par les mêmes procédés qu'au chien et que nous indiquerons dans un instant.

Mme de Valsois, du Châtelet. (Phot. Reutlinger).

Le dressage du cheval est celui qui donne le plus de mal mais aussi les meilleurs résultats. Quoique moins intelligent que le chien, notamment le cheval n'est pas aussi borné qu'on a bien voulu le prétendre. M. Hachet-Souplet nous cite l'exemple du poney de M. Plège; le petit cheval avait été parqué dans une écurie contigue du cirque de Nantes; l'animal s'ennuyait; il cassa sa longe, prit sa course et, aidé par l'odorat, arriva à la maison qu'habitait M. Plège; il monta l'escalier et arriva au deuxième étage où son maître fut assez surpris de cette visite.

Il y a deux procédés pour dresser les chevaux : la persuasion et la correction. On raconte que M. Loyal, qui fut longtemps le premier montreur de chevaux de Paris, n'employa jamais que la force et les souffrances physiques; en dehors des coups de fouet qu'il administrait généreusement, il entretenait sous les cuisses des animaux de petites plaies qu'il grattait de temps en temps avec l'ongle.

Ce procédé est aujourd'hui abandonné et on préconise surtout la douceur.

On commence le dressage à trois ou quatre ans; le premier exercice qu'on fait faire au cheval est de lui apprendre à tourner autour d'une piste, ce qui est très aisé à l'aide d'une longue corde.

Puis on lui apprend à changer de pas, le pas espagnol s'obtient en plaçant chaque pied du cheval dans une sorte de bracelet dans lequel on passe une corde; chaque corde est tenue par un aide et l'aide tire plus ou moins fort. En ajoutant la musique à cet exercice, le cheval arrive très aisément à ce pas, qui fait grand effet. Pour obtenir les chevaux sauteurs on commence par employer des obstacles de quelques centimètres qu'on place sur le chemin du cheval et qu'il franchit; peu à peu les barrières deviennent plus hautes et certains arrivent à faire sauter jusqu'à un mètre cinquante et même un mètre quatre-vingt.

Tout le monde connaît les chevaux rapporteurs et les chevaux qui comptent. Pour amener un cheval à rapporter on le laisse sans manger pendant cinq ou six heures, puis on lui donne son avoine dans une serviette toute grande ouverte; quand l'animal a pris l'habitude de manger dans cette serviette ouverte, on la ferme, le cheval l'ouvre pour manger le grain; puis on cache la serviette toujours pleine d'avoine dans du sable, le cheval va la déterrer pour obtenir sa provende et, peu à peu, il arrive à trouver le linge qu'il croit contenir son repas.

Pour lui faire dénouer la serviette attachée à sa jambe, on a soin de placer une épingle fixée dans un rond de liège sous la serviette, l'épingle pique la jambe et pour s'en débarrasser, instinctivement, le cheval l'ôte avec ses dents, il arrive ainsi à enlever la serviette même quand il n'y a plus d'épingle pour le blesser.

La force et la grâce.

Pour les chevaux compteurs, on obtient ce résultat à l'aide de la cravache, on frappe sur le coup de pied jusqu'à ce que le cheval ait levé le pied ; puis on fait de loin le signe de le frapper et le cheval lève le pied par crainte, finalement il le lève à un signe presque imperceptible du fouet et de la baguette et plus le dresseur remue le fouet, plus le cheval remue le pied, on peut aller ainsi jusqu'à cent et plus.

Terminons par quelques mots sur le chien.

Pour les exercices simples, on arrive à les faire exécuter à force de patience, en recommençant cent, mille fois les mêmes exercices, ainsi on les fait marcher debout, sur les pattes de devant, la queue en l'air. Mais il est certains exercices autrement difficiles, comme le saut périlleux par exemple qu'on n'obtient qu'en plaçant la bête dans une situation telle qu'elle soit obligée d'obéir à

L'introduction de la tête dans la gueule du fauve.

l'instinct de la conservation pour exécuter le tour que vous attendez d'elle.

Voici, d'ailleurs, la recette telle que la donne le spécialiste Atteston.

« On choisit de préférence pour cet exercice des chiens qui sautent très droit, projetant de bas en haut la partie antérieure du corps; on leur passe sous les pattes de devant, aux aisselles, une corde longue de deux mètres environ, que l'on noue sur les épaules de façon à ce que les deux bouts dépassant le nœud, aient la même longueur. Ainsi harnaché, vous placez le chien sur un tapis peu rembourré, et, tandis qu'un servant prend l'un des bouts de la corde, vous saisissez l'autre dans la main gauche, la gueule du chien se trouvant tournée vers votre main droite armée d'une baguette. Vous excitez alors votre sauteur à franchir la baguette. Au moment où ses pattes de devant la touchent vous tendez la corde, (le servant fait de même de son côté) vous repoussez aussitôt après le haut du corps du chien en arrière au moyen de la baguette, et vous le faites ainsi tourner autour de la corde, prise comme pivot, le servant vous aide en poussant le train de derrière. »

Aussitôt que le chien aperçoit la terre sous lui en renversant sa tête en arrière, son instinct de la conservation lui fait rassembler ses pattes pour achever de tourner. Plus tard, il tombe sur le dos, mais il apprend peu à peu à diriger son élan, et il arrive à tourner et à exécuter le saut périlleux.

Maintenant, ces tours sont-ils obtenus grâce à une habitude machinale ou grâce à la mémoire? C'est une question bien délicate. Entre Descartes qui dit « machine » et Offroy de la Mettrie qui dit « intelligence », il serait imprudent à un profane de se prononcer.

JEAN-BERNARD.

Une « descente » de lit dangereuse.

1902 JANVIER		
1	M	☾ CIRCON.
2	J	S. Basile
3	V	Sᵗᵉ Genev.
4	S	S. Rigobert
5	D	S. Siméon
6	L	EPIPHANIE
7	M	Sᵗᵉ Mélanie
8	M	S. Lucien
9	J	● S. Marc.
10	V	S. Agathon
11	S	S. Théod.
12	D	S. Arcadius
13	L	Bapt. J.-C.
14	M	S. Hilaire
15	M	S. Maur
16	J	☽ S. Guill.
17	V	S. Antoine
18	S	Ch. de S.P.
19	D	S. Sulpice
20	L	S. Sébast.
21	M	Sᵗᵉ Agnès
22	M	S. Vincent
23	J	OS. Raym.
24	V	S. Timoth.
25	S	Conv. S.P.
26	D	SEPTUAG.
27	L	S. J. Chrys.
28	M	S. Charlem
29	M	S. Fr. de S.
30	J	Sᵗᵉ Bathild.
31	V	☾ Sᵗᵉ Marc.

FÉVRIER		
1	S	S. Ignace
2	D	SEX. PUR.
3	L	S. Blaise
4	M	S. Gilbert
5	M	Sᵗᵉ Agathe
6	J	Sᵗᵉ Doroth.
7	V	S. Romual.
8	S	●S. Jean M.
9	D	QUINQUAG.
10	L	Sᵗᵉ Scholas.
11	M	MARDI-GR.
12	M	CENDRES
13	J	S. Grégoire
14	V	S. Valentin
15	S	☽ S. Faust.
16	D	QUADRAG.
17	L	S. Théod.
18	M	S. Siméon
19	M	S. Gabin
20	J	S. Silvain
21	V	S. Pépin
22	S	○ Sᵗᵉ Isab.
23	D	REMINISC.
24	L	S. Mathias
25	M	S. Taraise
26	M	S. Nestor
27	J	Sᵗᵉ Honor.
28	V	S. Romain

C.s. 7. l.r.45. L.d. E.
N. d'or 3. Epacte 21.

MARS		
1	S	☾ Sᵗᵉ Eud.
2	D	OCULI
3	L	S. Marin
4	M	S. Casimir
5	M	S. Adrien
6	J	MI-CARÊM.
7	V	S. Th. d'A.
8	S	S. Jean D.
9	D	● LÆTARE
10	L	40 Martyrs
11	M	S. Eulogе
12	M	S. Grégoire
13	J	Sᵗᵉ Euphr.
14	V	Sᵗᵉ Mathild.
15	S	S. Zacharie
16	D	☽ LA PASS.
17	L	S. Patrice
18	M	S. Alexand.
19	M	S. Joseph
20	J	S. Joachim
21	V	PRINTEMP.
22	S	Sᵗᵉ Léa
23	D	RAMEAU.
24	L	S. Gabriel
25	M	ANNONC.
26	M	S. Emman.
27	J	S. Jean er.
28	V	S. Gontran
29	S	S. Jonas
30	D	PAQUES
31	L	☾ Sᵗᵉ Balb.

AVRIL		
1	M	S. Hugues
2	M	S. Fr. de P.
3	J	Sᵗᵉ Irène
4	V	S. Ambr.
5	S	S. Vinc. F.
6	D	QUASIMODO
7	L	S. Clotaire
8	M	●S. Albert
9	M	Sᵗᵉ Marie é.
10	J	S. Macaire
11	V	S. Léon p.
12	S	S. Jules
13	D	Sᵗᵉ Irma
14	L	☽ S. Tibur.
15	M	Sᵗᵉ Anast.
16	M	S. Fruct.
17	J	S. Anicet
18	V	S. Parfait
19	S	S. Léon
20	D	S. Théod.
21	L	S. Anselme
22	M	○ Sᵗᵉ Opp.
23	M	S. Georges
24	J	S. Gaston
25	V	S. Marc
26	S	S. Clet
27	D	S. Frédéric
28	L	S. Aimé
29	M	S. Robert
30	M	☾ S. Eutr.

MAI		
1	J	S. Ph. S. J.
2	V	S. Athanas.
3	S	Inv. Sᵗᵉ Cr.
4	D	Sᵗᵉ Monique
5	L	ROGATION.
6	M	S. Jean P. L.
7	M	●S. Stanis.
8	J	ASCENS.
9	V	S. Grégoire
10	S	S. Antonin
11	D	S. Maniert
12	L	S. Achille
13	M	S. Servais
14	M	☽ S. Pac.
15	J	S. Isidore
16	V	S. Honoré
17	S	S. Pascal
18	D	PENTEC.
19	L	S. Yves
20	M	S. Bernard
21	M	○ S. Hosp.
22	J	S. Emile
23	V	S. Didier
24	S	S. Vinc. L.
25	D	TRINITÉ
26	L	S. Ph. de N.
27	M	S. Hildebert
28	M	S. Germain
29	J	FÊTE-DIEU
30	V	☾ S. Ferd.
31	S	Sᵗᵉ Pétron.

JUIN 1902		
1	D	S. Pamph.
2	L	S. Pothin
3	M	Sᵗᵉ Clotilde
4	M	Sᵗᵉ Emma
5	J	●S. Claude
6	V	S. Norbert
7	S	S. Lié
8	D	S. Médard
9	L	Sᵗᵉ Pélagie
10	M	S. Landry
11	M	S. Barnabé
12	J	☽ S. Guy
13	V	S. Ant. de P.
14	S	S. Basile
15	D	S. Modeste
16	L	S. Cyr
17	M	S. Avit
18	M	Sᵗᵉ Marine
19	J	S. Ger. S. P.
20	V	○ S. Sylv.
21	S	ETÉ
22	D	S. Paulin
23	L	S. Félix
24	M	S. Jean-B.
25	M	S. Prosper
26	J	S. Alban
27	V	Sᵗᵉ Basilide
28	S	☾ S. Irénée
29	D	S. Pier. S.P.
30	L	C. de S. P.

DEBERNY, PARIS

1902 JUILLET		
1	M	S. Thibaut
2	M	S. Anatole
3	J	S. Anatole
4	V	Sᵗᵉ Berthe
5	S	●Sᵗᵉ Zoé
6	D	Sᵗᵉ Lucie
7	L	Sᵗᵉ Aubier.
8	M	Sᵗᵉ Virginie
9	M	S. Pélagie
10	J	Sᵗᵉ Félicité
11	V	S. Norbert
12	S	☽ S. Gualb.
13	D	S. Eugène
14	L	FÊTE NAT.
15	M	S. Henri
16	M	N.-D. M.-C.
17	J	S. Alexis
18	V	S. Camille
19	S	S. Vinc. P.
20	D	○ S. Marg.
21	L	S. Victor
22	M	Sᵗᵉ Madel.
23	M	S. Apollin.
24	J	Sᵗᵉ Christ.
25	V	S. Jacq. m.
26	S	Sᵗᵉ Anne
27	D	☾ S. Pant.
28	L	S. Samson
29	M	Sᵗᵉ Marthe
30	M	S. Abdon
31	J	S. Germain

AOUT		
1	V	S. P. aux L.
2	S	S. Alphons.
3	D	● S. Et. p.
4	L	S. Domin.
5	M	S. Abel
6	M	TRANSFIG.
7	J	S. Gaëtan
8	V	S. Justin
9	S	S. Amour
10	D	☽ S. Laur.
11	L	Sᵗᵉ Suzanne
12	M	Sᵗᵉ Claire
13	M	S. Hippol.
14	J	S. Eusèbe
15	V	ASSOMPT.
16	S	S. Roch
17	D	S. Mammès
18	L	○ Sᵗᵉ Hél.
19	M	S. Louis é.
20	M	S. Bernard
21	J	Sᵗᵉ Jeanne
22	V	S. Symph.
23	S	Sᵗᵉ Sidonie
24	D	S. Barthél.
25	L	☾ S. Louis
26	M	S. Zéphirin
27	M	S. Césaire
28	J	S. August.
29	V	Déc. S.J.-B.
30	S	S. Fiacre
31	D	S. Raym.

SEPTEMBRE		
1	L	● S. Gilles
2	M	S. Lazare
3	M	S. Grégoire
4	J	Sᵗᵉ Rosalie
5	V	S. Bertin
6	S	S. Onésiph.
7	D	S. Cloud
8	L	LA NATIV.
9	M	☽ S. Omer
10	M	Sᵗᵉ Pulchér.
11	J	S. Hyacint.
12	V	S. Raphaël
13	S	S. Maurille
14	D	EX. Sᵗᵉ Cr.
15	L	S. Nicomède
16	M	S. Cyprien
17	M	○ S. Lamb.
18	J	Sᵗᵉ Sophie
19	V	S. Janvier
20	S	S. Eustach.
21	D	S. Mathieu
22	L	S. Maurice
23	M	AUTOMNE
24	M	☾ S. And.
25	J	S. Firmin
26	V	Sᵗᵉ Justine
27	S	S. Cosme
28	D	S. Vencesl.
29	L	S. Michel
30	M	S. Jérôme

OCTOBRE		
1	M	● S. Rémi
2	J	SS. Ang. g.
3	V	S. Fauste
4	S	S. Fr. d'As.
5	D	S. Placide
6	L	S. Bruno
7	M	S. Serge
8	M	Sᵗᵉ Brigitte
9	J	☽ S. Denys
10	V	S. Fr. Borg.
11	S	S. Probe
12	D	S. Séraph.
13	L	S. Edouard
14	M	S. Calixte
15	M	Sᵗᵉ Thérèse
16	J	○ S. Gal
17	V	Sᵗᵉ Edvige
18	S	S. Luc
19	D	S. Savinien
20	L	S. Aurélien
21	M	S. Ursule
22	M	S. Modéran
23	J	☾ S. Hilar.
24	V	S. Magloire
25	S	S. Crépin
26	D	S. Evariste
27	L	S. Frumen.
28	M	S. Sim. S.J.
29	M	S. Narcisse
30	J	●S. Arsène
31	V	S. Quentin

NOVEMBRE		
1	S	TOUSS.
2	D	TRÉPASS.
3	L	S. Hubert
4	M	S. Charles
5	M	Sᵗᵉ Bertille
6	J	S. Léonard
7	V	S. Ernest
8	S	☽ RELIQU.
9	D	S. Mathur.
10	L	S. Juste
11	M	S. Martin
12	M	S. René
13	J	S. Brice
14	V	Sᵗᵉ Philom.
15	S	○ S. Eug.
16	D	Sᵗᵉ Edme
17	L	S. Agnan
18	M	S. Romain
19	M	Sᵗᵉ Elisab.
20	J	S. Edmond
21	V	☾ P. N.-D.
22	S	Sᵗᵉ Cécile
23	D	S. Clément
24	L	Sᵗᵉ Flora
25	M	Sᵗᵉ Cather.
26	M	Sᵗᵉ Delph.
27	J	S. Maxime
28	V	S. Sosthène
29	S	● S. Satur.
30	D	AVENT

FOND. DEBERNY

DÉCEM. 1902		
1	L	S. Éloi
2	M	Sᵗᵉ Aurélie
3	M	S. Fr. Xav.
4	J	Sᵗᵉ Barbe
5	V	S. Sabat
6	S	S. Nicolas
7	D	☽ S. Ambr.
8	L	Imm. conc.
9	M	Sᵗᵉ Léocad.
10	M	Sᵗᵉ Valérie
11	J	S. Damase
12	V	Sᵗᵉ Const.
13	S	Sᵗᵉ Luce
14	D	OS. Nicais.
15	L	S. Mesmin
16	M	Sᵗᵉ Adélaïd.
17	M	Sᵗᵉ Olymp.
18	J	S. Gatien
19	V	S. Timol.
20	S	Sᵗᵉ Philog.
21	D	☾ S. Thom.
22	L	HIVER
23	M	Sᵗᵉ Victoire
24	M	Sᵗᵉ Emilien
25	J	NOEL
26	V	S. Etienne
27	S	S. Jean ap.
28	D	SS. Innoc.
29	L	●Sᵗᵉ Eléon.
30	M	S. Sabin
31	M	S. Silvestre

Au couchant de ses jours, le vieil An qui s'épuise
Voit la Mort le guetter avec sa faux qui luit
Il n'a plus de refuge. Ici, sa place est prise.
Sous l'arbre de la Vie, il n'est d'abri pour lui.

Car les arbres du Temps, dans le cours des années,
Dressés dans le soleil ou courbés sous le vent,
Ont leurs branches tendues et leurs feuilles tournées,
En soif de l'Avenir, toutes vers le Levant.